







ESTELLE,  
PASTORALE.

PAR M. DE FLORIAN,

De l'académie française, de celles de Madrid,  
Florence, etc.

---

Rura mihi riguique placent in vallibus amnes :  
Flumina amo sylvasque inglorius.

GEORG. Lib. II.

---



A PARIS,

CHEZ GUILLAUME, RUE DE L'ÉPERON, N°. 12.

AN VII.

E S T E T T E  
P A S T O R A L E



---

---

ESSAI  
SUR  
LA PASTORALE.

BEAUCOUP d'auteurs ont parlé de la pastorale, jugé les poètes bucoliques, donné des préceptes sur ce genre; et peu se sont accordés dans la manière de l'envisager. Les uns veulent que les bergers aient de l'esprit fin et galant; les autres recommandent au contraire de ne jamais s'éloigner de cette simplicité d'or qui fait le principal charme des ouvrages des anciens; d'autres, enfin, regardent l'allégorie comme le principal mérite de l'éplogue.<sup>1</sup>

Je ne discuterai point ces différens

<sup>1</sup> Fontenelle, Discours sur l'éplogue; Charbon, Essai sur Théocrite; Desfontaines, Discours sur les pastorales.

avis, je veux seulement rendre compte de ma manière de voir la pastorale, et des moyens que je crois les plus propres à lui donner un degré d'intérêt, peut-être même d'utilité.

On reproche au genre pastoral d'être froid et ennuyeux; défauts qui n'obtiennent jamais grâce, sur-tout en France. Cependant on n'ose point ne pas admirer les églogues de Théocrite et de Virgile: on sait quelques jolis vers de celles de Fontenelle, mais on ne les relit guère; et dès que l'on annonce un ouvrage dont les héros sont des bergers, il semble que ce nom seul donne envie de dormir.

J'ai cru d'abord que ce dégoût venoit uniquement de l'énorme distance où nous sommes de la vie pastorale, de la prodigieuse différence de nos mœurs avec les mœurs des bergers; ce qui sûrement y influe. Il est pourtant possible aussi que la faute en soit à la manière dont on a traité ce genre; car il faut bien qu'il y ait plusieurs raisons d'ennui,

quand tout le monde est d'accord pour bâiller.

A Dieu ne plaise que je veuille nier ou diminuer le mérite des églogues de Théocrite, de Bion, de Moschus, sur-tout de Virgile! Ces chefs-d'œuvres, que vingt siècles ont admirés, vivront tant que la belle poésie, le naturel aimable, la touchante simplicité, auront des attraits pour les hommes de goût. Les idylles de Pétrarque, de Sannazar, de Garcilasso, de Pope<sup>1</sup>, offrent des beautés dignes des anciens. Les bergeries de Racan<sup>2</sup> justifient quelquefois les éloges de Despréaux. Ségrais et madame Deshoulières ont mis dans leurs églogues de la grâce, et quelquefois du naturel. Fontenelle et la Motte ont semé les leurs

<sup>1</sup> Pétrarque et Sannazar, poètes italiens, ont fait des églogues latines. Celles de Garcilasso sont en castillan. Le célèbre Pope a commencé par des pastorales.

<sup>2</sup> Voici des vers de Racan qui plairont



de pensées fines, de traits délicats, de vers charmans. Plusieurs autres poètes, plus modernes, ont su tirer de la flûte champêtre des sons touchans et harmonieux. Gessner sur-tout l'emporte, à mon avis, sur les anciens mêmes. Gessner n'a peut-être pas cette poésie enchanteuse qui ennoblit dans Virgile les détails les plus communs : il ne charme pas toujours l'oreille comme le poète romain, mais il parle aussi bien au cœur et lui inspire des sentimens plus purs. On forme son goût en lisant Virgile : on nourrit son ame en lisant Gessner. L'un

toujours, sans qu'on ait besoin de se rappeler que Racan écrivoit du temps de Malherbe, avant que la langue fût formée :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,  
De leur simple toison voit filer ses habits;  
Qui soupire en repos l'ennui de sa vieillesse  
Aux lieux où pour l'amour soupira sa jeunesse;  
Qui demeure chez lui comme en son élément,  
Sans connoître Paris que de nom seulement;  
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,  
Ne croit point d'autres mers que la Marne ou la Seine, etc.

fait aimer et plaindre Mélibée; l'autre fait respecter et chérir la vertu.

Après cet hommage sincère rendu à mes maîtres, qu'il me soit permis de revenir à mes idées, sur la cause du froid accueil que l'on fait aux pastorales.

Je pense que, sans intérêt, aucun ouvrage d'agrément ne peut avoir un succès durable. Or, est-il bien facile de mettre de l'intérêt dans une scène entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la même chose, dont les idées roulent sur le même fond, qui viennent et s'en vont sans motif? L'élogue n'est que cela.

Dans les meilleures comédies, la première scène est presque toujours froide, parce que les personnages nous sont encore inconnus, parce qu'ils ne sont là que pour nous exposer ce dont il s'agira, et nous préparer à l'intérêt. On les écoute dans l'espérance que cette attention vaudra du plaisir; mais si le plaisir ne vient point, on se fâche; car la chose dont les

hommes sont peut-être le plus avares, c'est leur attention. Ils ne pardonnent pas qu'on l'ait surprise pour rien; et ce sentiment naturel peut seul excuser la cruauté avec laquelle de très-bonnes gens sifflent la pièce ou déchirent le livre d'un homme qu'ils obligeroient volontiers.

L'épique a des bornes circonscrites qui lui donnent à peine le moyen de préparer l'intérêt: lorsque cet intérêt arrive, la pièce finit; il faut en commencer une autre. Un recueil d'épiques ressemble donc un peu à un recueil de premières scènes de comédies. Le lecteur n'a pas si grand tort de laisser le livre, et de rester prévenu contre le genre.

Guarini et le Tasse l'avoient senti, puisqu'ils sont les premiers qui, au lieu d'épiques, aient fait une espèce de drame pastoral, dont toutes les scènes se suivent, qui marche comme la comédie, et nous offre une longue action conduite par degrés à sa fin.

Entrainés par le goût de leur siècle, ils ont semé, dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte*, des traits spirituels et délicats, quelquefois même trop fins, dont l'abondante profusion fatigue à la longue un lecteur ami du naturel, et dépare deux ouvrages qui, plus simples, seroient deux chefs-d'œuvres.

Cette manière de traiter la pastorale vaut mieux, je crois, que les épiques détachées; mais elle conserve encore de la froideur, parce que le théâtre ne s'accorde guère avec la bergerie. Dans celle-ci, tout est doux et calme: la douleur pleure et conte ses maux, sans pousser les cris du désespoir; le bonheur jouit sans le dire; ou s'il parle de ses plaisirs, c'est pour les confier doucement à l'oreille de l'amitié. Au théâtre, au contraire, les passions extrêmes font seules de l'effet; on n'émeut que par des explosions violentes; on ne touche qu'en frappant fort. Les fureurs de la tragédie n'ont rien de commun avec les chagrins de l'idylle.

Le rire de la comédie ne ressemble point à la gaieté des bergers. Ceux-ci ont leur langue à part, on ne l'entend point hors de leur vallon ; et , transportés sur le théâtre, ils y ont l'air aussi déplacé, aussi mal à l'aise, qu'un pâtre dans un palais.

Le meilleur moyen, sans doute, de rendre la pastorale intéressante, seroit de la fonder dans un poème où elle pût conserver son ton sans cesser d'être d'accord avec le reste de l'ouvrage. C'est ainsi que, dans *les Saisons*, les belles descriptions du réveil de la nature, au printemps, des riches paysages de l'été, des plaisirs, des présens de l'automne, et les épisodes de Lise, des deux amans auprès d'un tombeau, s'élèvent jusqu'aux accens les plus sublimes de la poésie, et rentrent, sans que le lecteur s'en aperçoive, sans que le poète change de lyre, dans le ton simple et doux de l'éplogue. Mais il est peu de génies qui puissent tenter de pareils ouvrages ; et le

roman, après le poème, peut se lire avec intérêt.

En employant ainsi la pastorale, on lui conserve les avantages de la forme dramatique, et on en sauve les inconvéniens ; car le roman admet, exige même des scènes. Dans le drame, la nécessité de les lier entre elles par d'autres scènes produit souvent des longueurs : dans le roman, deux mots suffisent à la liaison. La marche est vive, rapide ; on court d'événemens en événemens, on ne s'arrête qu'à ceux qui intéressent. Les dialogues, les descriptions, les récits, sont entremêlés et délassent les uns des autres. C'est une campagne riante, coupée de ruisseaux, de bois, de collines ; le lecteur y marche long-temps sans se fatiguer. Faites-lui faire le même chemin dans une plaine superbe, mais moins variée, il admire, et demande à se reposer.

Le charmant roman de *Daphnis et Chloé* a prouvé ce que j'avance. Ce mo-



dèle inimitable de grace, de naïveté, a toujours fait plus de plaisir que Théocrite et Guarini. Il en feroit encore davantage, sans quelques images trop libres qui doivent être bannies de tout ouvrage de ce genre. Il faut que l'amour des pasteurs soit aussi pur que le cristal de leurs fontaines; et comme le premier attrait de la plus belle des bergères consiste dans sa pudeur, de même le principal charme d'une pastorale doit être d'inspirer la vertu.

Sannazar est, je crois, le premier des modernes qui ait mis l'églogue en roman. Les beaux jours de l'Italie commençoient alors. Cent ans après, les lettres eurent un moment brillant en Espagne; et Montemayor, Gil Polo, Lope de Vega, Figueroa, Michel de Cervantes, imitèrent Sannazar. Après eux, Sidney en Angleterre, et le marquis d'Urfé en France, travaillèrent dans le même genre. Tous ces différens ouvrages ont été fort célèbres de leur temps, ils sont

presque oubliés du nôtre. Cet oubli est trop sévère pour quelques-uns, sur-tout pour l'Astrée, qui fit si long-temps les délices de la France. Astrée a un très-grand mérite d'invention. Beaucoup d'épisodes remplis d'intérêt, des traits de naïveté, de douceur, de sentiment, et sur-tout les beaux caractères de Diane et de Sylvandre, empêcheront ce livre de périr. Mais ce livre a dix volumes; et la longueur, défaut terrible dans presque tous les ouvrages, est encore plus insupportable dans la pastorale.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Sannazar a fait, en italien, un roman pastoral nommé l'*Arcadie*, dans lequel le défaut d'intérêt et d'action est quelquefois racheté par une teinte de mélancolie qui a du charme pour les âmes tendres. La *Diane* de George de Montemayor, poète portugais, qui a écrit en espagnol dans le seizième siècle, est un roman mêlé de prose et de vers. Cet ouvrage pêche par la conduite, l'in vraisemblance, et la multiplicité des épisodes; il a, de plus, le défaut capital de

Cette longueur, qui vient presque toujours du trop grand nombre d'épisodes, a le double inconvénient de fatiguer et de détourner de l'intérêt principal. Tous ces héros, tous ces bergers, qui racontent chacun leur histoire, font oublier ceux qu'on aimoit déjà, embarrassent l'esprit du lecteur, et bientôt le rendent indifférent. D'ailleurs, ils viennent de trop loin. Tout doit se toucher dans la pastorale. Les bergers ne communiquent qu'avec leurs proches voisins; ils ne quittent guère leur valon, leur bois, les bords de leur fleuve :

commencer par l'infidélité non motivée de l'héroïne, et d'employer la magie pour guérir le héros de sa passion : mais une infinité de détails et beaucoup de morceaux de poésie portent un caractère de sensibilité qui attache le lecteur et lui fait verser des larmes. Trop souvent le goût est blessé, presque toujours le cœur jouit. Il ne faut point traduire la *Diane*, parce que la grace ne se traduit pas. Gil Polo l'a continuée.

Le monde finit pour eux à une lieue de leur village. Il faut donc, si j'ose le dire, accorder l'étendue d'un roman pastoral avec celle du lieu de la scène, proportionner la pièce au théâtre, et faire en sorte que les épisodes, comme l'a dit ingénieusement un Anglais<sup>1</sup>, ressemblent aux courtes excursions des abeilles, qui ne quittent leur ruche que pour aller chercher de quoi l'enrichir, et ne s'en éloignent jamais jusqu'à la perdre de vue.

Lope de Véga a fait une *Arcadie*; Figueroa, une *Amarillis*; Michel de Cervantes, une *Galathée*. L'*Arcadie*, commencée par la comtesse de Pembroke et achevée par Sidney, est un grand roman dans le goût de *Cléopâtre*, où les bergers sont mêlés avec les héros. Tout le monde sait que le marquis d'Urfé, dans *Astrée*, raconte ses propres aventures avec Diane de Château-Morand, qu'il épousa depuis.

<sup>1</sup> M. Robinson, qui m'a fait l'honneur de traduire en anglais mes ouvrages.

Il me reste à parler d'un grand avantage du roman pastoral, c'est le mélange de la poésie et de la prose; mélange qui plaît, repose, et peut devenir une source féconde de beautés.

Vous avez à peindre un berger malheureux, assis à l'ombre d'un sycamore, la tête appuyée sur sa main, sa flûte tombée à ses pieds, son chien couché près de lui, le regardant d'un air triste et tendre. Vous choisissez les mots les plus simples, les plus clairs, les plus expressifs, pour bien rendre votre tableau. S'il étoit en vers, la mesure, la rime, une certaine abondance qu'a toujours la poésie, vous forceroient, quel que fût votre talent, à vous servir d'autres expressions, à employer un adjectif, une épithète souvent superflue. La prose vous permet de la rejeter, vous donne la facilité de serrer, de presser votre style; ce qui, peut-être, est le seul secret de ne pas ennuyer. Quand vous avez montré à votre lecteur l'objet sur lequel vous voulez le fixer; quand, à force de clarté, de précision,

de vérité, vous avez créé une image vivante, faites des vers alors, et sur-tout faites-les bons: ils se présentent d'eux-mêmes. Il est reçu que tout berger, dans le chagrin, chante ses peines. Que le vôtre se plaigne en vers doux et harmonieux: soyez poète alors; oubliez la précision, la brièveté que vous avez observée dans vos récits; développez vos sentimens; arrêtez-vous sur une idée tendre, sur un souvenir douloureux, sur une espérance d'un bonheur futur: on vous lira, on vous relira peut-être. Ces mêmes vers, dans une églogue et dans un drame pastoral, précédés ou suivis d'autres vers, n'auroient pas fait autant de plaisir qu'ils en feront au milieu de la prose.

Je ne crois pas pourtant qu'il faille que ces vers soient longs, ni qu'ils deviennent trop fréquens dans l'ouvrage. D'abord, en les alongeant, on en diminue l'effet; de plus, les refrains, qui ont de la grace dans le chant pastoral, et que l'on doit employer le plus qu'on peut, font plaisir à la seconde, à la troi-



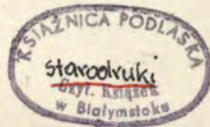
sième fois, plaisent peut-être à la quatrième, mais fatiguent au-delà. Il faut donc qu'un berger cesse de chanter, avant qu'on ait désiré qu'il se taise. Le lecteur, qui, à la fin de sa chanson, lui diroit volontiers *encore*, en aura plus de plaisir à retrouver, quelques pages plus loin, une nouvelle chanson.

Mais qu'il soit quelque temps sans en retrouver; car la manière d'amener ces petits morceaux de poésie est malheureusement toujours la même. C'est toujours un berger ou une bergère qui les chante ou qui les écrit: raison de plus pour en être avare. Encore est-il nécessaire de compenser, par la variété des sujets, l'uniformité du cadre. Aussi l'auteur se gardera bien de chanter toujours des plaintes; il tâchera de mêler quelquefois un peu de gaieté dans ses chants, d'y mettre même, s'il le peut, une légère teinte de philosophie: il aura recours à la romance, quand la romance pourra s'accorder avec son sujet; enfin, sous le nom modeste de chansons, il

tâchera de faire de petites odes à l'imitation de celles d'Horace et d'Anacréon.

Quant au style de la prose, il doit tenir du roman, de l'épique et du poème. Il faut qu'il soit simple, car l'auteur raconte; il faut qu'il soit naïf, puisque les personnages dont il parle et qu'il fait parler n'ont d'autre éloquence que celle du cœur; il faut aussi qu'il soit noble, car par-tout il doit être question de la vertu, et la vertu s'exprime toujours avec noblesse.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire qu'il n'y ait que des bergers dans le roman pastoral. Je pense, au contraire, qu'il est bien fait de mêler avec eux des personnages d'un autre état, d'une condition même très-élevée, pourvu qu'ils n'y tombent pas des nues, et qu'ils aient un rapport direct au sujet. Indépendamment de la variété que cela jette dans l'ouvrage, il est consolant de voir des héros, des princes se rapprocher de simples pasteurs, devenir leurs amis,



se croire leurs frères, parce qu'ils ont les mêmes goûts, parce que les cœurs bien nés aiment tous les mêmes choses, la nature et la vertu.

C'est par ce moyen principalement, c'est en peignant des êtres vertueux et sensibles, qui savent immoler au devoir la passion la plus ardente, et trouvent ensuite la récompense de leur sacrifice dans leur devoir même; c'est en présentant la vertu sous son aspect le plus aimable, et prouvant qu'elle est également nécessaire au berger, au prince, pour être heureux, que je crois possible de donner à la pastorale un degré d'utilité. Les bergers d'à-présent ne lisent guère, mais les maîtres de leurs troupeaux lisent; et si des auteurs plus habiles que moi, d'après les principes que je viens d'indiquer, faisoient des ouvrages où se réuniroient à l'intérêt d'un sujet bien choisi le tableau touchant des mœurs de la campagne, les descriptions toujours agréables des beautés de la nature, l'heureux mélange de la prose et

des vers, sur-tout des leçons d'une morale pure et douce; de tels livres ne seroient, je crois, ni ennuyeux, ni futiles; et les pauvres des villages s'apercevraient que leur seigneur les lit souvent.

J'ose essayer ce que d'autres feront mieux sans doute. Il est peut-être mal-à-propos d'avoir commencé par exposer les règles et les principes qui doivent perfectionner ce genre d'ouvrage. Je crains d'y avoir manqué le premier. Mais, si une seule de mes réflexions est utile, mon temps n'a pas été perdu.

Je n'ai pourtant jamais tant désiré de bien faire. Indépendamment du genre pastoral que j'ai toujours aimé de prédilection, mon ouvrage avoit un intérêt puissant pour mon cœur: la scène est dans la province, dans l'endroit même où je suis né. Il est si doux de parler de sa patrie, de se rappeler les lieux où l'on a passé ses premiers ans, où l'on a senti ses premières émotions! Le nom seul de ces lieux a un charme secret











Quercet. Inv.

De Langueil Sculp.

Cependant vous aimés ma fille :

## ESTELLE.

### LIVRE PREMIER.

J'AI célébré les bergers du Tage ; j'ai décrit leurs innocentes mœurs , leurs fidelles amours , et la félicité dont on jouit avec une ame pure et tendre. C'étoit la première fois que mes doigts mal assurés se posoient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayoit des airs nouveaux pour elle , et mon oreille inquiète demandoit à l'écho des forêts si les nymphes pouvoient m'entendre. Aujourd'hui , moins ignorant , mais non moins timide , je médite des chants plus doux à mon cœur : je veux célébrer ma patrie ; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive , la mûre vermeille , la grappe dorée , croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur ; où , sur de riantes collines , semées de violettes et d'as-

phodèle, bondissent de nombreux troupeaux ; où enfin un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail et aux vices par la gaieté.

Je te salue, ô belle Occitanie ! terre de tous les temps aimée des peuples qui t'ont connue ; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvres de leurs arts ; toi dont l'agréable climat força les fiers enfans du nord de se fixer dans tes plaines ; pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel ! La nature a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde. Sous ton ciel, aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna ; tes raisins ont fait oublier ceux de Falerne et de Massique ; l'olivier se plaît sur tes côteaux aussi bien que sur les bords de la Durance ; tes arbres nour-

rissent le ver qui file la pourpre des rois ; le marbre, la turquoise et l'or sont produits par ton sol fertile ; des eaux qui rendent la santé découlent de tes montagnes ; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères ! Le trône des Césars t'a dû les Antonins, et ce seul bienfait t'a valu la reconnaissance du monde. L'Orient se souvient encore de ce sage et brave Raimond qui, le premier des chrétiens, arbora la croix de Toulouse sur les remparts de la ville sainte ; l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance ; Rome chérit la mémoire des pontifes qu'elle reçut de toi ; la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats ; la poésie enchantée te dut son premier asyle. O terre féconde en héros, en talens, en fruits, en trésors, je te salue !

Et vous, bergères de mon pays, qui



cachez sous un chapeau de paille des attraits dont tant d'autres seroient vaines ; vous dont le cœur a conservé cet amour sacré des devoirs qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il ordonne, cette pudeur aimable et sévère seule parure de la jeunesse, cette simplicité touchante, unique reste de l'âge d'or ; prêtez l'oreille à mes récits. Estelle vous ressembloit ; Estelle avoit vos yeux noirs et brillans, et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux, où la candeur s'unit à la grâce, à cette grace naïve qui fait la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avoit vos vertus : elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous ne l'être jamais ! Puissent vos beaux yeux ne répandre des larmes que pour plaindre mon héroïne !

Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cevennes, entre la ville d'Anduze et le village de

Massanne, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse, émaillent la terre : le grenadier, l'aubépine, exhalent dans l'air des parfums : un cercle de collines parsemées d'arbres touffus ferme de tous côtés la vallée ; et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon.

Près de cette retraite charmante, nommée à juste titre *Beau-rivage* (1), vivoient, sous le règne de Louis XII, des bergers et des bergères dignes d'habiter ces lieux enchantés. Des villages de Massanne, de Marueje, d'Arnassan, ils venoient se rassembler dans la vallée de *Beau-rivage* ; leurs troupeaux, tantôt réunis, tantôt dispersés, alloient chercher le serpolet sur les collines ; des chiens terribles faisoient la garde du côté des montagnes ; et les pasteurs

avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissoient des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité.

De toutes ces bergères, Phonneur, l'ornement de leur pays, Estelle fut la plus belle, la plus tendre, la plus vertueuse. Fille de Raimond et de Marguerite, elle aimoit, respectoit ses parens presque à l'égal de l'Être suprême. Instruite de bonne heure de ses devoirs, sans cesse occupée de les suivre, elle n'avoit jamais imaginé qu'il pouvoit s'en trouver de pénibles. Toutes ses pensées étoient pures comme la source du Gardon; tous ses desirs avoient pour objet la félicité des autres. Simple, douce, franche, sensible, elle ne distinguoit point le bonheur de la vertu.

Estelle habitoit à Massanne. Némorin, berger du même village, l'avoit aimée dès l'enfance. De même âge tous deux, également beaux tous deux, dès leurs plus tendres années ils alloient ensemble

à la prairie. Némorin portoit toujours la panetière ou la houlette d'Estelle; Némorin, à chaque aurore, alloit cueillir les bluets qu'Estelle aimoit à mêler dans les longues tresses de ses cheveux noirs. Jamais ces beaux enfans n'étoient l'un sans l'autre. Tantôt ils réunissoient leurs troupeaux, alloient s'asseoir sur le même gazon; et dans les douceurs de leur entretien, chacun n'étoit attentif qu'aux brebis qui ne lui appartenoient pas: tantôt ils alloient ensemble cueillir des figues ou des mûres, et lorsque leurs mains ne pouvoient atteindre aux rameaux trop élevés, Némorin montoit sur l'arbre, d'où il jetoit dans le tablier d'Estelle les meilleurs et les plus beaux fruits: d'autres fois, près des genévriers, ils tendoient des pièges aux grives; et quand l'un d'eux appercevoit le premier un oiseau pris dans ses lacets, il couroit vite chercher l'autre pour que ce fût lui qui s'en emparât. Leurs plaisirs, leurs peines, tout étoit commun, tout se par-

ta geoit entre eux. Cette innocente amitié étoit connue de tout le village, étoit respectée de tous les bons cœurs; et les parens d'Estelle n'en prirent aucune alarme, jusqu'à un événement qui commença de les éclairer.

C'étoit aux premiers jours de mai; on alloit tondre les brebis. Ce travail est mêlé de fêtes. Dès le matin, les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu'ils vont dépouiller. Chaque pasteur prend un lien d'osier, renverse le doux animal, inquiet du sort qu'on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant; il tremble à l'aspect des ciseaux terribles, dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle; la tonte commence, et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyans de la joie commune, n'interrompent point les musettes qui font danser près de là ceux qui n'ont point de troupeau. Plus loin, de

jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lutte; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis que les plus jeunes filles s'emparent de leurs ciseaux pesans, et, d'une main foible et peu exercée, coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis.

L'heure du repas arrive; tout le monde court se placer autour d'une table immense, couverte des mets du pays. La sobriété, la joie, président à ce festin. Les riches en ont fait les frais, les pauvres en font les honneurs. Les époux, les amans, sont près de leurs femmes et de leurs maîtresses; les mères parlent des prix que leurs fils viennent de gagner; les vieillards racontent d'anciennes histoires, les bergères chantent des chansons nouvelles. Le muscat pétille dans



les verres ; son bouquet parfumé redouble la joie sans faire naître la licence. Tous sont contents, tous sont heureux ; et la journée est remplie par le travail, l'amour, le plaisir.

Lorsque le soir est venu, et la laine portée au village, on se rend sous un vieux peuplier consacré depuis plus d'un siècle à cet usage. Son tronc vénérable est environné d'un double siège de gazon. Là se placent les vieillards, tenant un jeune belier orné de rubans et de guirlandes : c'est le prix du combat du chant.

Le premier jour qu'on le proposa, tous les pasteurs de Massanne furent vaincus par un berger nommé Hélicon, parent d'Estelle, et venu, pour voir sa famille, des bords fleuris de la Durance. Les vieillards lui donnent le prix ; et, soit amitié pour Estelle qui n'avoit encore que douze ans, soit désir de plaire à Raimond, le vainqueur provençal vient offrir le belier à son ai-

mable cousine, en lui demandant un baiser.

Némorin qui, à son âge, n'avoit pu entrer en lice, Némorin qui comptoit à peine sa treizième année, sort de la troupe d'enfans dans laquelle il étoit mêlé ; et s'élançant vers Hélicon avec des yeux pleins de colère : Le prix n'est pas encore à vous, dit-il, vous ne m'avez pas vaincu.

Toute l'assemblée applaudit en riant. Némorin demande qu'on l'écoute. Il fait rendre le belier aux juges, appelle le jeune Isidore, son ami, son compagnon ; et regardant les bergers avec douceur et modestie :

J'ai applaudi comme vous, leur dit-il, à la brillante voix du fameux Hélicon, mais l'heureuse Provence est-elle donc le seul pays où l'on sache vaincre aux combats du chant ? Le désir de venger ma patrie doit me tenir lieu de génie. Hélicon vient de célébrer la beauté des rives de la Durance ; ses seuls compa-

tristes les connoissent. Je vais célébrer  
l'amour; tout l'univers chérit mon sujet.

Il dit, et tire une flûte sur laquelle  
il joue un air tendre; ensuite il remet  
l'instrument entre les mains d'Isidore,  
qui, répétant les mêmes sons, accom-  
pagne ces paroles :

NE méprisez point mon enfance :  
Celui que vous adorez tous ,  
Celui dont l'empire est si doux  
Qu'un sourire fait sa puissance ,  
Des bergers , des princes le roi ,  
N'est-il pas enfant comme moi ?

A U timide il donne l'audace ,  
Il rend doux le plus emporté ,  
Au sage il prend sa liberté ,  
Et par le honneur la remplace :  
Des héros , des sages le roi  
N'est-il pas enfant comme moi ?

IL créa tout ce qui respire ;  
Son souffle anime l'univers ;  
Sur la terre , aux cieus , dans les mers ,  
Par-tout il étend son empire :  
De la nature il est le roi ,  
Et c'est un enfant comme moi.

ON m'a dit qu'un peu de souffrance  
Faisoit acheter ses faveurs ;  
Mais , pour adoucir ses rigueurs ,  
Il nous a donné l'esperance.  
De nos cœurs lui seul est le roi ,  
Et c'est un enfant comme moi.

DANS l'art qu'à mon âge on ignore ,  
Estelle m'a rendu savant ;  
Quand l'astre du jour est brûlant ,  
On ressent ses feux dès l'aurore :  
Des dieux et des hommes le roi  
N'est-il pas enfant comme moi ?

Ainsi chanta Némorin. D'une voix  
unanime on lui donne le prix. Hélicon ,  
s'efforçant de sourire , applaudit lui-  
même à son jeune vainqueur. Tous les  
enfants poussent des cris de joie, et vien-  
nent porter des couronnes à Némorin.  
Celui-ci court au belier , le prend dans  
ses bras , le soulève à peine ; mais, aidé  
par Isidore et ses jeunes compagnons, il  
va le porter aux pieds d'Estelle : J'ai  
chanté l'amour, lui dit-il ; et si l'amour  
m'a fait vaincre, c'est pour que le prix  
soit à vous.

Estelle rougit en regardant sa mère. Marguerite permet qu'elle accepte ce don, et la bergère hésite encore. Enfin, d'une main tremblante, elle saisit le ruban vert qui étoit passé au cou du belier. Les applaudissemens redoublent; la troupe des enfans sur-tout, qui, depuis la victoire de Némorin, se regardoit comme la première, fait éclater ses broyans transports. Tous veulent qu'Estelle embrasse Némorin; tous le demandent à haute voix. Estelle effrayée se retire entre les bras de Marguerite, elle refuse d'obéir; mais Marguerite et les juges lui prescrivent ce devoir d'usage envers les vainqueurs. Alors Estelle, vermeille comme la fleur de l'églantier, penche son visage vers Némorin, en tenant toujours la main de sa mère; Némorin s'approche en tremblant, baisse les yeux, se met à genoux, et ses lèvres effleurent à peine le vif incarnat de la joue d'Estelle. Oh! que ce baiser les rendit à plaindre! combien il

redoubla le feu qui commençoit à les consumer! La liqueur exprimée de l'olive ne rend pas plus ardente la flamme sur laquelle on la répand.

Depuis cet instant, Némorin sentit accroître chaque jour le sentiment qui l'entraînoit vers Estelle; chaque jour la tendre bergère trouva Némorin plus aimable. L'âge vint ajouter des forces à leur penchant mutuel. Bientôt Estelle fut alarmée du trouble qui l'agitoit; bientôt Némorin effrayé connut toute la violence du feu qui le dévorait: mais il n'étoit plus temps de l'éteindre. Tous deux étoient frappés d'un trait dont la blessure ne devoit pas guérir; tous deux avoient à combattre leur cœur, l'amour, et seize ans.

Le vieux Raimond, le père d'Estelle, s'aperçut avec chagrin de la passion du jeune pasteur. Raimond avoit promis sa fille à un laboureur de Lézan. Rigide observateur de sa parole, il eût préféré de mourir plutôt que de manquer à sa



foi. Jaloux, jusqu'à l'excès, de son autorité, Raimond devenoit inflexible aussitôt qu'on vouloit s'y soustraire. Sévère pour les autres comme pour lui-même, il exigeoit de tous les cœurs les austères vertus du sien. Bon père, bon époux, mais peu tendre, il regardoit comme foiblesse tout sentiment qui n'étoit pas devoir. \*

Son premier soin avoit été d'interdire sa maison à Némorin, et de défendre à sa fille de parler à ce berger. Estelle avoit obéi : mais chaque jour, à la vallée, les deux amans se rencontroient; ils se jetoient un seul coup-d'œil; et, sans violer les ordres de Raimond, sans s'approcher, sans se parler, en se quittant ils s'étoient dit tout ce qu'ils avoient à se dire.

Ce calme ne dura pas long-temps. Un matin que le jeune berger faisoit sortir ses brebis, il voit paroître le père d'Estelle, qui, d'un ton triste et sévère, lui demande un moment d'entretien. Né-

morin tremblant abandonne ses moutons, fait asseoir le vieillard sur la pierre où s'abreuvoient ses agneaux, et, debout, dans le respect, il écoute ces paroles :

Je viens ici, Némorin, pour vous ouvrir mon ame tout entière, pour vous faire juge de ma conduite. J'avois un ami qui s'appeloit Maurice; nous nous sommes aimés quarante ans. Lorsque jadis un hiver désastreux fit périr mes brebis, mourir mes vignes, geler mes oliviers, ma famille, mes parens m'abandonnèrent. Maurice, que ses richesses mettoient à l'abri de l'indigence, partagea ses biens avec moi. Je l'ai perdu cet ami. A sa dernière heure il m'a fait jurer que j'unirois Estelle avec son fils MÉRIL. MÉRIL a les vertus de son père; il est amoureux de ma fille, il compte sur la parole que j'ai donnée à mon bienfaiteur mourant. Pensez-vous que je puisse y manquer?

Raimond se tut; Némorin n'osoit ré-

pondre. Mon estime pour vous, reprit le vieillard, interprète votre silence. Cependant vous aimez ma fille ; votre amour pour elle est public. Me promettez-vous de l'éteindre ? me jurez-vous de fuir les lieux où vous pouvez rencontrer Estelle ? tranquille sur votre foi, je n'aurai plus la moindre alarme. Si cet effort est trop grand pour vous, j'arrache Estelle à sa patrie, à ses parens, à tout ce qu'elle aime ; je cours l'unir avec Ménil ; ensuite nous passerons la mer pour habiter où vous ne serez pas.

Ainsi parla le vieillard. Némorin lui répondit :

Raimond, si je vous promettois d'éviter par-tout votre fille, de chercher même à oublier un sentiment plus cher que la vie, je me tromperois moi-même. Mais il n'est pas juste que, pour me fuir, vous enleviez Estelle à sa patrie ; il n'est pas juste que, pour ma faute, vous punissiez tout ce pays. C'est à moi seul de le quitter. J'en mourrai, c'est mon espé-

rance : mais je mourrois plus douloureusement en voyant Estelle unie à Ménil. Recevez donc mon serment...

Ici les bergers'arrêta, s'appuya contre l'abreuvoir, et sa tête tomba sur sa poitrine. Oui, je vous jure, ajouta-t-il, que je vais partir de Massanne. Orphelin et maître de moi, je peux disposer de ma vie. Je partirai dès ce jour ; j'irai aussi loin que vous le voudrez : nommez vous-même le lieu de mon exil, ou plutôt de ma sépulture.

Je te plains, reprit le vieillard ; mais ce sacrifice est nécessaire. Je ne te demande que de passer le Gardon. Promets-moi de ne jamais le repasser, je suis satisfait et tranquille.

Soyez-le, reprit Némorin ; et qu'Estelle puisse être heureuse ! Je vais passer pour toujours le Gardon.

En disant ces mots, il s'éloigne, et tombe sans sentiment. Raimond accourt, le prend dans ses bras, veut le rappeler à la vie. Le berger rouvre des

yeux éteints; il repousse doucement Raimond, et le prie de s'éloigner. Le vieillard le quitte, mais il est ému; il s'occupe déjà des moyens de récompenser le jeune pasteur, et prend aussitôt la route du beau vallon de Rémistan.

Dès que Némorin put marcher, il courut chez Isidor. Isidor étoit allé, ce matin même, à la ville. En revenant de chez son ami, le triste Némorin passa devant la maison d'Estelle; mais sa porte étoit fermée, sa fenêtre l'étoit aussi. Son troupeau ne devoit pas sortir; Raimond l'avoit défendu, dans la crainte qu'Estelle ne vit Némorin. Le berger devina l'intention du vieillard. Immobile, les mains jointes, il regarda longtemps cette maison: Oh! combien de fois, disoit-il, ne l'ai-je pas vue à cette fenêtre! Combien de fois, avant l'aurore, ne suis-je pas venu attendre ici l'instant où elle paroîtroit! et je n'y reviendrai plus! et je ne la verrai plus!

En disant ces mots, il se laisse tom-

ber sur une pierre polie qu'autrefois il avoit portée dans cet endroit pour qu'Estelle pût s'y asseoir, quand, ramenant les brebis du pâturage, elle ouvroit la porte aux agneaux, et se plaisoit à les voir courir à la mamelle de leur mère. Le malheureux berger, avec la pointe de son couteau, grave ses adieux sur cette pierre, la baise mille fois, la mouille de ses pleurs: ensuite il regagna sa demeure, prend sa flûte, sa houlette, rassemble son troupeau peu nombreux; et, suivi de son chien fidèle, le bon Médor, la terreur des loups, il part en retournant la tête vers la maison de sa bien-aimée, en prenant le plus long chemin pour arriver au pont de Ners, où il devoit passer le fleuve.

Quand il fut près de cet endroit, distant de plus d'une lieue de Massanne, il s'arrêta, fit reposer ses moutons, et voulant reculer l'instant où il passeroit, à l'autre rivage, il se coucha sous un olivier, près de son fidèle Médor, dont les



yeux tendres et inquiets sembloient chercher dans ceux de son maître la cause de son chagrin. Là, l'infortuné pasteur, jetant un dernier regard sur cette belle vallée qu'il alloit abandonner, se mit à chanter ces paroles :

JE vais donc quitter pour jamais  
 Mon beau pays, ma douce amie !  
 Loin d'eux je vais traîner ma vie  
 Dans les pleurs et dans les regrets.  
 Vallon charmant, où notre enfance  
 Goûta ces plaisirs purs et vrais  
 Que donne la seule innocence,  
 Je vais vous quitter pour jamais.

CHAMPS que j'ai dépoüillés de fleurs  
 Pour orner les cheveux d'Estelle ;  
 Roses qui perdiez auprès d'elle  
 Et votre éclat et vos couleurs ;  
 Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,  
 Pour réfléchir ses doux attraits,  
 Suspendre sa course rapide,  
 Je vais vous quitter pour jamais.

PRAIRIE où, dès nos premiers ans,  
 Nous parlions déjà de tendresse,  
 Où, bien avant notre jeunesse,  
 Nous passions pour de vieux amans ;

Beaux arbres où nous allions lire  
 Le nom que toujours j'y traçois,  
 Le seul qu'alors je eusse écrit,  
 Je vais vous quitter pour jamais.

Ainsi chantoit Némorin. Estelle, que son père, sous divers prétextes, retenoit à la maison, songeoit à son berger, et desiroit d'être au lendemain pour le rejoindre. L'aurore paroissoit à peine, qu'elle fit sortir ses brebis, et courut éveiller la jeune Rose ; Rose, sa fidelle amie, la confidente de tous ses secrets ; Rose, qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n'avoit jamais voulu songer ni à l'hymen ni à l'amour, parce que l'amitié d'Estelle suffisoit pour remplir son cœur.

Les deux amies, joignant leurs moutons, descendirent ensemble à la vallée. Aucun troupeau n'y étoit encore. Bientôt ils arrivèrent tous, et Némorin ne parut pas. Chaque pasteur, chaque bergère, le demandoit. Estelle seule n'osoit se plaindre de son absence ; mais elle re-

gardoit sans cesse le chemin par où il avoit coutume d'arriver. La journée entière s'écoula sans avoir de nouvelles de Némorin. Estelle, inquiète et affligée, regagna de meilleure heure le village, reconduisit Rose chez elle, et, toute pensive, vint compter ses brebis sur sa pierre accoutumée. En approchant, elle apperçoit des caractères, reconnoit la main de son amant, accourt et lit ces tristes mots :

ADIEU, bergère chérie ;  
Adieu, mes seules amours ;  
Je vais quitter la prairie  
Où tu venois tous les jours.

EXILÉ sur l'autre rive ,  
J'y parlerai de ma foi ;  
Mais , hélas ! ma voix plaintive  
Ne viendra plus jusqu'à toi.

NE pleure pas , mon amie ;  
J'ai peu de temps à souffrir :  
Tout mal cesse avec la vie ,  
Et qui te fuit va mourir.

Estelle, malgré ses larmes, relut plusieurs fois ces adieux. Elle ne pouvoit en détacher sa vue ; elle se plaisoit à les répéter ; elle approchoit ses lèvres des caractères. Forcée enfin de s'arracher de cette pierre, elle rentre dans sa maison, profondément occupée de ce départ, de cet exil, dont elle ne peut pénétrer le motif.

Marguerite, la bonne Marguerite, s'apperçoit du chagrin de sa fille ; elle lui en demande la cause en la serrant dans ses bras. Estelle, sans lui répondre, la prend par la main, la conduit à la pierre, et fond en larmes en lui montrant les mots tracés. Marguerite partage ses peines ; elle presse Estelle sur son cœur maternel, elle veut aller à l'instant s'informer dans tout le village de ce qu'est devenu Némorin : mais Raimond, qui rentre chez lui, appelle sa femme et sa fille.

Vous n'ingorez pas, dit-il à Marguerite, la parole que j'ai donnée à Mau-

rice. Le temps est venu de l'acquitter. Méril arrive ce soir de Lézan. Vous le connoissez, ma fille ; vous savez combien ses vertus le font respecter de tout ce canton : préparez-vous à devenir sa femme. Forcé d'aller à Maguelonne pour des affaires d'intérêt, je ne veux partir qu'après ce mariage. Il se fera dans trois jours. Votre mère pourra vous dire que je ne serois pas le maître de vous donner un autre époux, quand même je n'aurois pas si bien choisi.

Raimond, après ces paroles, sortit pour aller au-devant de Méril. Estelle et sa mère, interdites, attendirent que le vieillard fût loin pour se jeter dans les bras l'une de l'autre. Marguerite raconte à sa fille le serment fait à Maurice. Estelle pleure et se tait. Hélas ! s'écrie Marguerite, je sens tout ce que tu souffres, et je ne puis te secourir. Tu m'es plus chère que la vie ; mais je mourrois mille fois plutôt que de résister au moindre desir de mon époux. Il est pour

moi l'image de Dieu même ; ses volontés sont mes lois ; et les qualités que j'adore en lui ajoutent encore au respect que sa présence me commande. Pardonne, ma chère Estelle, pardonne-moi ce sentiment que rien ne pourroit altérer. Je saurai pleurer avec toi, sache obéir avec ta mère.

A ces mots, elle embrasse Estelle, et toutes deux restent long-temps serrées l'une contre l'autre. Mais elles apperçoivent Raimond, et se hâtent d'essuyer leurs yeux. Le vieillard paroît, suivi de Méril. Estelle pâlit à cette vue ; Marguerite s'avance pour la soutenir.

Le jeune laboureur se présente avec plus de franchise que de grace : sa figure, moins agréable que noble, annonçoit ce calme sérieux que donne l'austère vertu. Ses yeux peu animés cherchoient Estelle sans l'air de l'empressement.

Voilà votre femme, lui dit Raimond ; elle aimera son époux, comme elle a



toujours aimé ses devoirs. Quant aux vôtres, vous les connoissez ; et vous les remplirez, j'en suis sûr, car vous êtes fils de Maurice.

Ménil, à ces mots, prend la main d'Estelle ; et la regardant avec gravité : Fille de Raimond, lui dit-il, mon cœur est à vous depuis le premier jour où je vins à la fête de votre village. Je m'efforcerais de gagner le vôtre : si l'estime et la confiance ont des droits sur une belle ame, j'espère y parvenir un jour.

Estelle rougit sans répondre. Marguerite se hâte de parler, tandis que Raimond fait dresser la table, place Ménil auprès d'Estelle, et l'entretient, pendant le souper, de son amitié pour Maurice, du plaisir qu'il trouve à donner sa fille au fils de son ancien ami, et des nombreux troupeaux qu'elle aura pour dot.

À la fin du repas, le vieillard, voulant faire entendre à Ménil la charmante

voix d'Estelle, lui ordonne de chanter. C'est vainement que Marguerite veut lui épargner ce pénible effort : Raimond répète son ordre ; Marguerite se tait ; et la triste Estelle commence alors cette chanson que Némorin lui avoit apprise :

QUE j'aime à voir les hirondelles  
A ma fenêtre, tous les ans,  
Venir m'apporter des nouvelles  
De l'approche du doux printemps !  
Le même nid, me disent-elles,  
Va revoir les mêmes amours ;  
Ce n'est qu'à des amans fidèles  
A vous annoncer les beaux jours.

LORSQUE les premières gelées  
Font tomber les feuilles des bois,  
Les hirondelles rassemblées  
S'appellent toutes sur les toits :  
Partons, partons, se disent-elles ;  
Fuyons la neige et les autans :  
Point d'hivers pour les cœurs fidèles,  
Ils sont toujours dans le printemps.

SI par malheur dans le voyage,  
Victime d'un cruel enfant,  
Une hirondelle mise en cage  
Ne peut rejoindre son amant,

Vous voyez mourir l'hirondelle  
 D'ennui , de douleur et d'amour ,  
 Tandis que son amant fidèle ,  
 Près de là , meurt le même jour.

Estelle ne put finir sa chanson. Raymond , qui s'en aperçut , ne voulut pas la presser davantage. Il quitte la table ; et Mériel , plus épris que jamais d'Estelle , embrasse le vieillard , le supplie de hâter son bonheur , et se retire chez son oncle Prosper , qui demeuroit à Massanne.

Marguerite , dont les yeux maternels n'ont pas quitté les yeux de sa fille ; Marguerite , qui connoit et partage tous ses tourmens , invite tendrement Estelle à s'aller livrer au sommeil. Estelle obéit , vient saluer son père , se jette dans les bras de sa mère , qu'elle presse fortement contre son cœur ; et , détournant son visage pour cacher ses larmes , elle se hâte de gagner l'asyle où du moins elle pourra pleurer.

FIN DU LIVRE PREMIER.



F. M. Quoy del. J. B. Dal.

Dambrosio

Je consens.....je souhaite que vous m'oubliez.

---

## LIVRE SECOND.

ILS sont cruels les chagrins d'amour ; mais le calme d'un cœur insensible l'est davantage. Les plaisirs même que donnent la grandeur, les richesses, la vanité, ne valent pas les peines des amans. L'homme au faite des honneurs, entouré de trésors, environné d'esclaves, tourne ses regards avec complaisance sur ses premières années : il étoit pauvre alors, mais il aimoit ; ce seul souvenir est plus doux pour lui que toutes les jouissances de la fortune. Amour, toi seul remplis notre ame, toi seul es la source de tous les biens, tant que la vertu s'accorde avec toi. Ah ! qu'elle soit toujours ton guide, et que tu sois son consolateur ! Ne vous quittez jamais, enfans du ciel ; marchez ensemble en vous tenant la main. Si vous rencontrez dans votre route ou les chagrins, ou les malheurs, soutenez-vous mutuel-



lement. Ils passeront, ces malheurs ; et la félicité dont vous jouirez en aura cent fois plus de charmes ; le souvenir des peines passées rendra plus touchans vos plaisirs. C'est ainsi qu'après un orage on trouve plus vert le gazon, plus riante la campagne couverte de perles liquides, plus belles les fleurs des champs relevant leurs têtes penchées ; et l'on écoute avec plus de délices l'alouette ou le rossignol qui chantent en secouant leurs ailes.

Estelle, seule dans sa chambre, songeoit au fatal mariage qui devoit se terminer dans trois jours. Elle ne pouvoit comprendre pourquoi Némorin l'avoit abandonnée ; elle inventoit des motifs de son départ, formoit le projet de l'aller chercher ; et, réfléchissant au mot de l'autre rive, qui étoit dans ses adieux, elle résolut de visiter les bords du Gardon pour en apprendre des nouvelles.

Dès que le jour a paru, Estelle court à la vallée. Elle y laisse son troupeau

sous la conduite de Rose, et, suivie seulement de son mouton favori, le même que Némorin lui avoit donné le jour où il vainquit Hélicon, elle descend le long du fleuve, du côté du pont de Ners.

Pendant le chemin, la triste Estelle regardoit la rive opposée. Dès qu'elle voyoit un troupeau, son cœur palpitoit d'espérance : elle doubloit le pas, s'avançoit plus près du fleuve, et, le cou tendu, le corps penché sur les eaux, elle cherchoit des yeux le berger. Quelquefois une colline, des arbrisseaux, des rochers l'empêchoient de voir l'autre bord : alors elle chantoit, pour que Némorin pût l'entendre : mais la modeste bergère, ne voulant être entendue que de lui seul, avoit choisi cette chanson :

L'AUTRE jour la bergère Annette,  
Ayant perdu son bel agneau,  
Pleuroit, et disoit à l'écho  
Ses chagrins, que l'écho répète :

Ah ! bel agneau , tu me trompois ,  
 Lorsque tu paroissais me chérir pour la vie ;  
 Hélas ! d'après mon cœur , je n'aurois cru jamais  
 Que l'on pût quitter son amie .

JE t'ai vu , dédaignant l'herbette ,  
 Mieux aimer souffrir de la faim  
 Que de prendre d'une autre main  
 Les fleurs que t'apportoient Annette .  
 Ah ! bel agneau , tu me trompois ,  
 Lorsque tu paroissais me chérir pour la vie ;  
 Hélas ! d'après mon cœur , je n'aurois cru jamais  
 Que l'on pût quitter son amie ?

AU moindre son de ma musette ,  
 Je te voyois vite accourir ;  
 Aujourd'hui tu m'entends gémir ,  
 Et tu fuis loin de ton Annette .  
 Ah ! bel agneau , tu me trompois ,  
 Lorsque tu paroissais me chérir pour la vie ;  
 Hélas ! d'après mon cœur , je n'aurois cru jamais  
 Que l'on pût quitter son amie .

Estelle étoit parvenue à l'angle que  
 fait le Gardon , vis - à - vis de Maruèje .  
 Elle n'avoit plus qu'un court trajet pour  
 arriver au pont de Ners , quand elle ap-  
 perçut des brebis qui païssoient dans la  
 presque île formée par le fleuve dans cet

endroit. Estelle s'arrête , regarde , et ne  
 découvre ni berger ni chien. Elle conti-  
 nuoit sa marche , lorsqu'une de ces bre-  
 bis se mit à bêler ; aussitôt le mouton  
 d'Estelle se jette à la nage , traverse le  
 fleuve , arrive en bondissant au milieu  
 d'elles , et leur exprime sa joie de les  
 retrouver .

Au mouvement qu'il cause dans le  
 troupeau , le fidèle Médorse presse d'ac-  
 courir. Bientôt , d'un massif d'azeroliers  
 qui ombrageoit une vieille mesure , Es-  
 telle voit sortir un berger : c'étoit lui ,  
 c'étoit Némorin ; mais il n'étoit recon-  
 noissable que pour Estelle. Ses vête-  
 mens étoient en désordre , ses cheveux  
 tombaient sur son front , une pâleur  
 mortelle couvroit son visage , ses joues  
 flétries étoient sillonnées de larmes , ses  
 yeux éteints regardoient la terre .

Il s'avançoit à pas lents , quand le  
 mouton d'Estelle vient à lui. Le berger  
 surpris l'examine , et lève les yeux sur  
 l'autre rive : il voit Estelle immobile ,

appuyée sur sa houlette , fixant sur lui des yeux attendris.

A cette vue , Némorin jette un cri , et se précipite vers Estelle. Estelle , par un mouvement involontaire , s'avance vers Némorin. Tous deux ne s'arrêtent que lorsque leur chaussure est baignée par les premiers flots ; alors ils baissent tristement la vue sur ce fleuve qui les sépare , se regardent sans se parler ; et la bergère rompt le silence.

Vous nous avez quittés , Némorin ; vous fuyez de notre village où tout le monde vous aime , où l'on croyoit que vous vous plaisiez. Quel motif a pu vous rendre votre patrie odieuse ? Vous est-il arrivé quelque malheur ? ou voulez-vous changer d'amis ?

Estelle , lui répond Némorin , si vous connoissez mon cœur , si vous avez la moindre idée du sentiment si profond et si tendre qui l'occupe tout entier , vous devez être bien certaine que ma mort suivra ce départ. Mais il falloit vous voir

malheureuse , ou le devenir moi-même : je ne pouvois hésiter. Hélas ! nous le sommes tous deux : je le crains et je l'espère... Pardonnez-moi ce mot , Estelle ; il échappe à ma seule tendresse : le malheur n'a point d'orgueil.

Le berger raconte alors tout ce que lui avoit dit Raimond , et le dessein formé par ce vieillard de conduire Estelle dans une autre patrie , si Némorin n'eût fait le serment de ne jamais repasser le fleuve. Je le tiendrai ce serment , ajouta-t-il avec force ; je connois votre inflexible père ; si j'osois le braver , c'est vous qu'il puniroit. Ah ! qu'il ne doute point de mon obéissance. J'exposerois mille fois ma vie pour mon amour : mais , même pour mon amour , je ne puis exposer Estelle.

La bergère à ces mots lui jette un coup-d'œil de douleur et de tendresse. Bientôt elle lui rend compte de ce qui s'est passé depuis son départ , de l'arrivée de Méric , de son hymen arrêté , du peu



d'espoir qu'elle avoit en sa mère : mais elle n'osa lui dire que cet hymen devoit se faire dans deux jours ; elle craignit de mettre au désespoir le berger.

Némorin , en l'écoutant , s'efforçoit de paroître calme. Il dévorait les pleurs qui remplissoient ses yeux ; il déguisoit ses tourmens , de peur d'augmenter ceux d'Estelle , et affectoit du courage pour en donner à son amante.

Obéissez , lui dit-il d'une voix entrecoupée , obéissez à votre père ; c'est le premier des devoirs : malheur , malheur à l'amour qui rend un cœur moins vertueux ! Mériel est digne de votre estime ; le sentiment qu'il a pour vous lui donnera des qualités nouvelles. En vivant auprès d'Estelle , il deviendra sûrement aimable. Vous l'aimerez . . . . . Oui , aimez - le . . . aimez - le , et soyez heureuse . . . . . S'il faut , pour que vous le soyez , oublier entièrement Némorin , si mon souvenir peut troubler votre vie , Estelle . . . . Estelle . . . . je consens , je

souhaite que vous m'oubliez. Cet effort , vous pouvez m'en croire , ne vous coûtera jamais autant que ce mot vient de me coûter.

En disant ces paroles , Némorin se retourne brusquement , cache son visage dans ses deux mains , et gagne à pas précipités l'asyle d'où il étoit sorti. Estelle n'ose le rappeler. La tête penchée sur son épaule , les yeux fixés sur le berger , elle demeure immobile. Némorin , parvenu près des azeroliers , ne peut s'empêcher encore de tourner ses regards vers Estelle. Il lui tend les bras , il lui crie adieu , répète deux fois cet adieu si triste , et se précipite dans la mesure. La bergère demeura long-temps au même endroit ; mais il ne reparut plus. Décidée au seul parti qui lui restoit , elle rappelle son mouton chéri qui repasse aussitôt le fleuve , et elle reprend le chemin de Massanne , en s'arrêtant à chaque pas.

Elle n'avoit pas perdu de vue les ar-

bustes qui ombrageoient la mesure , quand , tout-à-coup , au détour d'une haie , elle apperçoit un jeune homme qui vient lui présenter la main. C'étoit Méric. Estelle rougit , mais , voulant profiter de cet instant , elle le conduit aussitôt dans un petit bois de lentisques peu éloigné des bords du fleuve , et lui dit en tremblant ces paroles :

Pardonnez , Méric , à une jeune et timide fille qui , jusqu'à ce jour , a vécu libre et heureuse , d'éprouver un peu d'effroi au moment de se donner un maître. Je ne puis calmer le trouble qui remplit mon cœur ; je m'adresse à vous pour le soulager. Mais , avant de vous ouvrir mon ame , comme je le dois , comme je le veux , j'ose vous supplier de me répondre avec toute votre franchise. Avez-vous pour moi de l'amour ?

Estelle , lui répond Méric , je vous aime depuis deux ans. La violence que je me suis faite pour ne le dire qu'à votre père a rendu plus forte cette passion. La

certitude d'être votre époux vient de la porter à son comble : ce sentiment m'est plus cher , plus nécessaire que la vie ; il ne s'éteindra qu'avec elle.

A ces mots , Estelle pâlit , et renferme au fond de son ame l'aveu qu'elle étoit prête à faire. Elle garde un moment le silence ; et s'efforçant de rassurer sa voix : J'estime vos vertus , dit-elle à Méric ; mais , avant d'être votre épouse , je voudrois avoir eu le temps de chérir vos qualités. J'ose vous demander , j'ose attendre de vous une grace que je n'obtiendrois pas de mon père. Différez vous-même notre hymen jusques à son retour de Magueloïne. Mon cœur sera vivement touché de cette marque d'égard ; et si vous connoissiez ce cœur , vous ne dédaigneriez peut-être pas de lui commander la reconnaissance.

Vous demandez , lui dit Méric , un douloureux sacrifice ; mais , puisque vous le souhaitez , il devient , il est nécessaire. Je vais parler à Raimond ; je vais

m'efforcer d'obtenir de lui ce qui ne doit coûter qu'à moi. J'ignore le motif de votre demande. Puisque c'est le secret d'Estelle, il est sûrement respectable. Adieu, comptez sur ma parole. Quand on ignore l'art de plaire, il faut du moins savoir obéir.

Ménil la quitte aussitôt. Estelle demeure touchée de ses dernières paroles. Le fils de Maurice lui inspire un sentiment de pitié; mais Némorin, le seul Némorin pouvoit lui inspirer de l'amour.

Tandis qu'elle employoit les derniers efforts pour se conserver à lui, ce malheureux berger, en proie aux souvenirs cruels, aux réflexions accablantes, sans ami, sans consolateur, s'étonnoit que sa vertu ne pût calmer ses chagrins cuisants. Sûr d'avoir rempli son devoir, il s'indignoït contre lui-même de ne point éprouver de soulagement. Revenu sur le bord du fleuve, il ne pouvoit détacher ses yeux de la place qu'Estelle avoit quittée. Assis sur un quartier de roc, regrettant son bonheur passé, calculant

les longues années de son douloureux avenir, il se mit à chanter ces paroles :

C'EN est fait, je succombe, ô fortune inhumaine !  
 J'ai perdu tout espoir de jamais te fléchir.  
 Hâte au moins mon trépas ; quel barbare plaisir  
 Trouves-tu dans l'horrible peine  
 Qui, sans donner la mort, fait si long-temps souffrir !

EST-CE donc là le prix de cette flamme pure  
 Dont l'austère vertu n'eut jamais à rougir ?  
 Et toi, que j'ai servi jusqu'au dernier soupir,  
 Amour, ame de la nature,  
 J'ai vécu pour toi seul, et tu me fais mourir.

CONTRE tant de tourmens j'en ai plus qu'un asyle.  
 Comme moi, sans soutien, j'ai vu le faible ormeau  
 Agité par les vents, déraciné par l'eau,  
 Tomber : alors il est tranquille.  
 J'espère l'être aussi dans la nuit du tombeau.

Némorin cessa de chanter. Une mélancolie profonde s'empara de lui. Fixe, immobile, il regardoit l'eau s'écouler avec des yeux mornes et farouches. Il se sentoit le plus violent desir de se précipiter dans les flots; et trois fois il saisit avec force la pierre sur laquelle il étoit



assis , pour ne pas succomber à cette horrible tentation. Enfin , jugeant que ce lieu n'étoit propre qu'à augmenter son désespoir , il court rassembler son troupeau , se met aussitôt en marche , et , laissant Ners à sa droite , il dirige ses pas vers les montagnes de Vezenobre.

Arrivé près des bois de Meigron , il voit paroître un enfant de treize ans , qui vient avec des yeux baignés de larmes , lui demander d'une voix lamentable de le sauver d'un grand malheur. Je garde , lui dit - il , le troupeau de mon père ; mon chien dormoit : eh ! le chien d'un berger de mon âge ne devoit jamais dormir ! un loup terrible , sorti du bois , m'a pris mon plus bel agneau , qui s'étoit un peu éloigné de sa mère. Le loup s'est enfui en l'emportant. La pauvre brebis s'est mise à courir après son agneau , elle va périr avec lui , si vous ne venez pas à son secours ; car je ne suis pas assez grand pour tuer un loup , mais je le suis assez pour aimer ceux qui me rendent service.

Némorin , touché de ces paroles , de la grace , des pleurs de l'enfant ; Némorin , dont le malheur augmente encore la sensibilité naturelle , saisit un fer de lance qu'il portoit dans sa panetière , et qui s'adaptoit à sa houlette : il appelle Médor ; et , guidé par l'enfant , vole , s'enfonce dans le bois.

Némorin , l'enfant , Médor , courent sans reprendre haleine ; ils n'aperçoivent ni loup ni brebis. L'enfant , qui excitoit toujours le berger , le conduit par des détours jusqu'à une petite colline , d'où l'on découvroit la plaine du Gardon et le village de Massanne.

A cet aspect , Némorin s'arrête ; il éprouve un transport de joie , comme s'il revoyoit sa patrie après une longue absence ; les regards fixés sur Massanne , le cœur palpitant d'amour , il cherche la maison d'Estelle , il la distingue , et ses yeux se remplissent de douces larmes. Il éprouve ce qu'il n'espéroit plus , une émotion presque agréable. Heureux sur cette colline , il forme le projet de s'y établir ,

d'y bâtir une cabane. Oh ! combien les amans sont insensés ! combien les malheureux s'abusent ! Ce même Némorin, qui fuyoit la presqu'île de Ners parce qu'Estelle y étoit venue, veut demeurer sur la montagne d'où il pourra voir tous les jours sa maison.

Après s'être rassasié de cette vue si chère, le berger se rappelle l'enfant, et se reproche de l'avoir oublié. Décidé à lui donner une de ses brebis pour remplacer celle qu'il a perdue, il le cherche, il l'appelle en vain. Égaré lui-même, il ne savoit plus comment rejoindre son propre troupeau, lorsqu'il entend un bruit de sonnettes, et reconnoit bientôt ses moutons conduits par l'enfant dont il étoit en peine.

Rassurez-vous, lui dit cet enfant : tandis que vous étiez ici, votre chien savoit ma brebis ; alors je me suis occupé de vous ramener les vôtres. Les voici : adieu, beau berger ; la nuit est proche, il est temps que vous cherchiez une retraite. Notre ferme est trop loin

pour vous l'offrir : mais, au bas de cette colline, vous trouverez le bon Rémistan, qui vous donnera l'hospitalité, et vous rendra tout le bien que vous avez voulu me faire.

En disant ces mots, l'enfant le prend par la main, le fait avancer quelques pas vers l'autre côté de la colline, lui montre le vallon de Rémistan, et disparoit comme un éclair.

Némorin jette les yeux sur ce vallon, et demeure enchanté de cette vue. Dans un espace d'un mille carré, environné par des montagnes, il découvre une prairie coupée par plusieurs bouquets d'ormes et de sycomores. Une cascade bruyante s'y précipitoit du haut d'un rocher, et devenoit un ruisseau limpide. Sur ses bords, un petit verger planté des arbres les plus fertiles étoit fermé par une haie vive d'épîncé-vinette et de cognassiers. Plus loin, le ruisseau formoit un étang au milieu duquel s'élevoit une cabane ombragée de saules. De grosses pierres posées dans l'eau à peu de distance les



unes des autres étoient le seul chemin pour y arriver. Un troupeau de moutons païssoit au bord de l'étang ; et un vieux berger couché sur l'herbe accompagnoit avec sa flûte les linottes et les fauvettes.

Némorin descend dans le vallon, traverse la prairie, passe le ruisseau, et s'avance vers le vieux berger. Il étoit déjà près de lui, lorsqu'il le voit quitter sa flûte et se préparer à chanter. Alors Némorin s'arrête pour écouter ces paroles :

DANS cette aimable solitude ,  
Sous l'ombrage de ces ormeaux ,  
Exempts de soins , d'inquiétude ,  
Mes jours s'écoulent en repos.  
Jouissant enfin de moi-même ,  
Ne formant plus de vains desirs ,  
J'éprouve que le bien suprême  
C'est la paix, et non les plaisirs.

ICI rien ne manque à ma vie ;  
Mes fruits sont doux , mon lait est pur ;  
Sous mes pieds la terre est fleurie ;  
Le ciel sur ma tête est d'azur.  
Si quelquefois un noir orage  
Me cause un moment de frayeur ,  
Elle passe avec le nuage ,  
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

DANS le monde, où tout l'inquiète ,  
L'homme est en proie à la douleur ;  
A peine est-il dans la retraite ,  
Que le calure naît dans son cœur.  
De même cette onde en furie  
Court dans ces rocs en bouillonnant :  
Dès qu'elle arrive à ma prairie ,  
Elle serpente doucement.

Némorin, après avoir entendu le chant du vieux berger, s'approche de lui, le salue, et lui demande l'hospitalité. Rémistan lui fait accueil, lui offre tout ce qu'il possède, et l'invite à le suivre dans sa cabane pour lui présenter du lait et des fruits.

L'amant d'Estelle, conduit par son hôte, passe avec lui sur les pierres de l'étang. Il arrive dans la petite île, où tout ce qu'il voit charme ses yeux. La cabane étoit bâtie sur un tertre couvert d'arbustes. Des ruches posées à l'entrée étoient environnées de jasmins, de rosiers, d'acacias, qui nourrissoient les abeilles et embellissoient leur demeure. L'intérieur étoit une grotte tapissée d'une vigne sauvage. Du milieu des pampres



jaillissoit une source qui tomboit près d'un lit de feuilles, s'échappoit, en murmurant, dans un petit canal de mousse, et s'alloit jeter dans l'étang. Plusieurs ouvertures pratiquées dans le roc renfermoient de grands vases remplis de lait; d'autres, moins hautes, étoient pleines de fruits rangés dans des corbeilles. Plus loin étoient rassemblés les outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les diverses graines du jardinage, tout ce qui est nécessaire à l'homme pour obtenir de la nature les biens qu'elle peut donner.

Que votre sort est digne d'envie ! dit Némorin au vieux berger; vous coulez dans cette solitude des jours innocens et paisibles. Vous n'avez point à souffrir les injustices, les cruautés de vos semblables. Vous possédez les vrais biens; et l'amour, le redoutable amour ne trouble point votre parfait bonheur.

Mon fils, lui répond le vieillard, sois sûr qu'aucun mortel sur la terre ne jouit de ce bonheur parfait. Celui dont le

destin semble le plus doux a toujours des peines secrètes. Moi-même, qui remercie chaque matin l'Être suprême des dons qu'il m'a faits, je mêle quelquefois des larmes à cette source d'eau vive; je gémis.... Ah! s'écria Némorin, vous avez donc aussi perdu votre maîtresse?... A ces mots qui lui échappent, le vieillard, en souriant, découvre sa tête chauve: Regarde, mon fils, lui dit-il, regarde ces cheveux blancs. Mon âge, qui cause tant d'autres maux, préserve au moins de ceux de l'amour. Je ne pleure plus ma maîtresse, mais je regrette ma patrie; ce sentiment ne s'éteint jamais.

Je suis né sur les bords de l'Isère. Soldat au sortir de l'enfance, j'ai passé mes belles années dans les camps du roi Charles VIII. J'ai fait les campagnes de Naples avec ce brave chevalier, l'honneur du Dauphiné, la gloire de la France, ce Bayard dont les vertus ont plus illustré nos armes que toutes

nos victoires en Italie. Libre à la paix, je fus reſenu par l'amour dans cette belle contrée. J'aimai long-temps une bergère de Maſſanne... De Maſſanne? dit Né-morin. — Oui, mon fils, et j'en fus aimé; mais ſes parens la forcèrent de donner ſa main à un autre époux. Réſolu de la fuir, pour ne pas ajouter à ſes maux, je vins cacher mon deſeſpoir dans cette retraite écartée. Ici, accablé de douleur, mais du moins exempt de reproches, j'employai pour me guérir les ſecours que le ciel nous donne; la raiſon, le travail, le temps. Je défrichai ce vallon, je détournai ce ruiſſeau qui vivifie ma prairie; mes mains embellirent cette grotte, je plantai ces arbres que tu vois chargés de fruits; et ce troupeau qui rumine là bas à l'ombre de ces peupliers vient tout entier de deux agneaux que m'avoit donnés ma bergère.

Plus je m'occupai, moins je ſouffris. Je ſus bientôt que ma maîtrefſe étoit heureuſe avec ſon époux; j'en bénis

Dieu, et je regardai ce bonheur comme la récompense d'avoir fait mon devoir. Peu-à-peu le calme revint dans mon ame; il ne me reſta plus de mon ancienne paſſion qu'un ſouvenir doux, qui avoit du charme, me rendoit plus chère ma ſolitude, et m'attachoit à la vie, en me faiſant jouir du premier des biens, de l'eſtime de moi-même. Tranquille dans ce vallon, où j'ai tout créé, où j'ai tout vu naître, rien ne manqueroit à ma félicité, ſans un deſir qui la trouble ſans ceſſe.

Je ſuis vieux, j'approche du terme; je voudrois, avant d'y parvenir, revoir encore mon village, les champs où je fus élevé, la maiſon qu'habitoit ma mère. Je ne l'y retrouverois plus; mais j'irois pleurer ſur ſa tombe, mais je reconnoitrois la place où, enfant, je la voyois filer. Ce beſoin preſſant de mon cœur ſe fait ſentir tous les jours davantage, ſans que je puiſſe eſpérer de le voir jamais ſatisfait. Seul, ſans parent, ſans ami, comment abandonner mon

troupeau , ma cabane , tous mes biens ? Comment m'exposer à perdre dans un moment ce qui m'a tant coûté d'années ? Qui prendroit soin de mon verger , de mes brebis , pendant mon absence ? Quel seroit l'aimable pasteur qui s'en chargeroit jusqu'à mon retour ?

Mon père , répond Némorin , je croyois mon ame fermée au plaisir ; mais celui de vous écouter , et l'espoir de vous être utile , viennent de la ranimer. Je garderai vos brebis , vos ruches , votre cabane , pendant le temps que vous irez revoir encore votre patrie. J'ai aussi un troupeau ; dans ce moment il est dispersé sur cette haute montagne. Permettez-moi de le faire entrer dans ce vallon , de le mêler avec le vôtre. Mes soins et ma tendresse les confondront. A votre retour , vous me rendrez le mien , et le bonheur dont vous aurez joui ne m'aura que trop payé d'un aussi foible service.

Ah ! j'y consens , reprend le vieux pasteur ; mais j'exige un serment de toi. Jure-moi , par ce que tu chéris le plus ,

que tu ne quitteras pas ce vallon avant que je sois revenu ; et si je reste plus de deux ans , si la mort me surprend dans ma longue route , honore-moi en acceptant cette grotte , ce troupeau , ce vallon que j'ai cultivé dans l'espoir de le laisser à un berger vertueux. Je t'ai trouvé : sois mon héritier.

Némorin voulut s'opposer à la volonté du vieillard ; sa résistance fut vaine. Rémistan , avec la pointe de son couteau , grava , sur un morceau d'écorce , la donation faite à Némorin. Ce berger , à son tour , lui jura , par la bergère qu'il adoroit et qu'il ne voulut pas nommer , de ne point quitter le vallon avant les deux ans expirés. Cependant , ajouta-t-il , je demande qu'il me soit permis de monter tous les jours sur cette montagne. Rémistan eut de la peine à l'accorder : mais à la fin il céda , et courut chercher à l'instant le troupeau de son jeune ami.

Tous deux le firent entrer dans le vallon ; ensuite le bon vieillard établit



Némorin dans la grotte. Il l'instruisit des principaux secrets qu'une longue expérience lui avoit appris sur le soin des brebis, sur la culture des arbres. Il y joignit des conseils pour le bonheur, ou du moins pour le repos de la vie; et sans lui faire aucune question indiscrete, sans avoir l'air de pénétrer la cause de sa douleur, il sut mêler dans tous ses discours les consolations les plus propres aux maux qu'il lui voyoit souffrir.

Après avoir ainsi passé une partie de la nuit, le solitaire et le berger se couchèrent sur le même lit de feuilles. La fatigue du jour précédent endormit bientôt Némorin. Alors Rémistan se leva, sortit de la grotte avec précaution; et, sans attendre l'aube du matin, il se mit en marche à l'heure même.

FIN DU LIVRE SECOND.



F. M. Querido Del.

J. L. Delhomme Sculp.

Je filois ma quenouille et je pensois à lui.

---



---

## LIVRE TROISIÈME.

LE véritable amour ne peut exister sans l'estime ; mais l'estime la plus parfaite ne suffit pas pour l'amour. Cette passion si douce et si violente, source de plaisirs et de peines, de tourmens et de délices, cette flamme qui consume et fait vivre, ne s'allume jamais qu'une fois. Les ames pures savent l'immoler à la vertu, et donner ensuite au devoir tout ce qui dépend encore d'elles. Mais cet attrait, ce charme irrésistible, cet élan rapide de toutes les pensées, de tous les sentimens vers un seul objet ; ces craintes terribles, ces vives espérances, et ces profondes douleurs pour un regard de colère, et ces ravissemens inexprimables pour un serrement de main, on ne les éprouve plus ; ils sont passés avec le premier amour. Le cœur n'en est plus susceptible ; c'est le lis coupé sur sa tige, la plante vit encore, mais ne produit plus de fleurs.



Il n'étoit pas au pouvoir d'Estelle d'avoir de l'amour pour MÉRIL. Elle n'en rendoit pas moins justice à ses qualités. Certaine que l'estimable jeune homme tiendrait la promesse qu'il lui avoit faite, elle craignoit que son père ne voulût pas consentir à différer son hymen. Pour donner le temps au fils de Maurice de persuader Raimond, elle passa tout le jour dans la vallée avec Rose, et ne ramena que tard son troupeau. Un tremblement la saisit en rentrant dans sa maison. MÉRIL l'attendoit à la porte : Rassurez-vous, lui dit-il, j'ai travaillé contre moi. Il n'eut que le temps de prononcer ces paroles, Marguerite et Raimond parurent.

Estelle, dit le vieillard, j'avois résolu de vous unir à MÉRIL, avant d'aller à Maguelonne, où j'ai à m'acquitter d'une dette avec un berger des rives du Lez. Votre époux, qui ne veut pas être aimé par devoir, demande le temps de vous plaire. Je partirai donc avant ce ma-

riage : pendant les deux semaines que durera mon absence, MÉRIL demeurera chez Prosper, vous verra tous les jours, et se fera sans doute aimer. Dès le lendemain de mon retour, votre hymen s'achèvera, sans qu'aucun prétexte, ma fille, puisse reculer un moment qui sera le plus beau de ma vie.

Tandis que Raimond parloit, Estelle regardoit sa mère, et lisoit dans ses yeux attendris qu'elle partageoit tous ses sentimens. MÉRIL prit la main d'Estelle, et, la serrant doucement, lui dit d'une voix tremblante : Quinze jours suffiront-ils pour obtenir dans votre cœur la place que j'y voudrois occuper ? Hélas ! lui répondit Estelle, dès aujourd'hui la reconnaissance vous la donne dans mon estime. Raimond entendit ces mots, se retourna vers sa fille, et l'embrassa. Cette caresse, à laquelle Estelle n'étoit point accoutumée, lui fit verser des larmes de joie ; elle osa même presser son père contre son sein. Le vieillard, qui sentit



les pleurs d'Estelle baigner sa chevelure blanche, l'embrasse une seconde fois ; et, détournant la tête pour cacher son émotion, il lui dit : Ma fille, je suis content.

Pendant le reste de la soirée, MÉRIL, sans perdre de vue Estelle, ne l'importuna point de son amour. Raimond lui marqua plus de tendresse, plus de confiance, et lui rendit compte des vignes, des oliviers, des troupeaux qu'il lui donnoit pour sa dot. Il conseilloit à MÉRIL de vendre ses biens de LÉZAN, et de venir s'établir à Massanne, afin, disoit-il, de ne pas vivre un seul jour loin de sa fille chérie. Marguerite l'écoutoit avec transport ; MÉRIL consentoit à tout : la pauvre Estelle, le cœur gonflé de soupçons, s'efforçoit de remercier son père et de sourire à son époux.

Le lendemain avant l'aurore, Estelle et sa mère préparoient tout pour le voyage de Raimond. Marguerite avoit cousu, dès la veille, dans une ceinture de peau,

les pièces d'or que Raimond devoit porter à Maguelonne. Estelle avoit rempli de provisions un sac de cuir, que deux bergers attachèrent sur la mule du maître. MÉRIL les aidait, en regrettant de ne pas suivre le vieillard. Mon fils, lui dit Raimond, je te laisse avec ta femme et ta mère. C'est en restant auprès d'elles que tu m'es le plus utile ; c'est en vous aimant réciproquement que vous me prouverez si vous m'aimez.

En prononçant ces mots, il monte sur sa mule ; et, sans vouloir qu'aucun de ses valets l'accompagne, il prend la route de Maguelonne.

MÉRIL le suivit des yeux aussi longtemps qu'il put le voir. Ensuite, se retournant vers Marguerite et vers Estelle : J'ai perdu mon protecteur, leur dit-il ; à-présent qu'il est parti, personne ne m'aimera. Estelle et sa mère furent touchées de l'air sensible dont il dit ces paroles. Marguerite le rassura. MÉRIL osa demander à Estelle la permission de la

suivre quelquefois à la vallée ; elle ne put la lui refuser.

Depuis ce moment l'amoureux Méric, sans fatiguer Estelle de ses assiduités, employa près d'elle ces soins délicats qui gagnent toujours un cœur tendre, lorsque ce cœur ne s'est pas donné. Trop clairvoyant pour ne pas s'appercevoir qu'un chagrin profond dévorait Estelle, il cherchoit à l'en distraire, sans chercher à le pénétrer. Chaque jour une fête nouvelle avoit Estelle pour objet : chaque jour une douce surprise la forçoit à la reconnaissance. Si la bergère parloit d'un site qui lui sembloit agréable, le lendemain elle y trouvoit une cabane qui portoit son nom. Si de beaux agneaux attiroient d'elle un éloge, le soir les agneaux étoient dans sa bergerie. Méric prodiguoit son or pour augmenter, pour embellir les champs, les possessions d'Estelle. Il s'efforça même d'acquérir les talens qu'elle aimoit, et parvint à composer cette chanson, qu'il alla graver sur un hêtre :

J'AIME, et je ne puis exprimer  
Mes vœux, mon respect, ma tendresse ;  
Je ne puis chanter la maîtresse  
Qu'il m'est si facile d'aimer.

SI je dis qu'elle est la plus belle  
Des bergères de ce hameau,  
Je n'aurai dit rien de nouveau ;  
Ce n'est un secret que pour elle.

SI je parle de ses vertus,  
Amis, parens, tout le village,  
En ont parlé bien davantage,  
Et les malheureux encor plus.

SI, plus hardi, j'ose entreprendre  
De lui dépendre mes tourmens,  
Mon cœur abonde en sentimens,  
Mais mon esprit ne peut les rendre.

TAISONS-NOUS, craignons d'offenser  
La beauté pour qui je soupire,  
Et cessons de si mal lui dire  
Ce que je sais si bien penser.

C'étoient les premiers vers qu'avoit faits Méric. Estelle les lut, et sourit ; Méric se crut le plus heureux des hommes. Il se trompoit : la constante bergère

n'étoit occupée que de Némorin. Tous les jours, avec son amie, elle conduisoit son troupeau du côté de Ners. Dès qu'elle arrivoit au pont, elle s'arrêtoit, s'asseyoit au bord du fleuve, et Rose alloit sur l'autre rive s'informer du pasteur exilé. Rose revenoit quelques heures après; son air triste annonçoit de loin l'inutilité de sa course. Alors la bergère pleuroit, alors elle s'imaginoit que Némorin s'étoit précipité dans le fleuve. Tous les efforts, toutes les consolations de Rose ne pouvoient éloigner cette idée. L'approche du funeste hymen mettoit le comble aux tourmens d'Estelle. Toute espérance étoit perdue, Raimond devoit revenir le lendemain.

Ce jour, qu'Estelle croyoit être le dernier de sa liberté, elle se leva dès l'aurore, alla chercher son amie; et gagnant toutes deux la vallée: Ma chère Rose, lui dit-elle, demain il ne me sera plus permis de m'occuper de Némorin; demain je ne pourrai plus prononcer ce

nom chéri: profitons du moins, mon aimable amie, des derniers momens qui me restent. J'ai commencé plus tôt la journée pour te parler de lui plus longtemps. Viens avec moi là-bas, vers ces deux alisiers qui ombragent cette fontaine couverte d'iris et d'adiante. C'est là que, pour la première fois après la défense de mon père, il osa venir m'aborder; c'est là.... Je ne veux te le dire que lorsque je serai à la même place.

Alors elles marchèrent vers la fontaine en gardant toutes deux le silence. Dès qu'elles y furent arrivées, Estelle reprit avec un soupir :

Nous étions bien jeunes encore; c'étoit peu de temps après sa victoire sur Hélion. Tiens, ma Rose, j'étois assise là, appuyée contre cet arbre. Je filois ma quenouille, et je pensois à lui. Mon fil s'étoit cassé, mon fuseau étoit par terre, je ne songeois pas à le ramasser. Tout-à-coup je le vois paroître.... Il venoit par là..... Il portoit à deux



main son chapeau, dans lequel étoit un nid de fauvettes. En m'abordant, il se mit à genoux, me présenta le nid, et chanta une chanson que je n'ai jamais oubliée. Écoute - la, je veux te la dire. Je pleurerai peut-être en la chantant : mais ces larmes ne font pas de mal : d'ailleurs n'ai-je pas besoin de m'accoutumer aux larmes ?

A ces mots, la bergère embrassa Rose, la tint un moment serrée contre son sein ; puis s'efforçant de retrouver sa voix : Mets-toi là, dit-elle ; c'est là qu'il étoit, et voici ce qu'il me chanta :

CE matin, dans une bruyère,  
 J'allois dénicher ces oiseaux,  
 Quand un vieux berger en colère  
 Est venu me dire ces mots :  
 Méchant, ton adresse cruelle  
 Mériteroit qu'on la punit.  
 J'ai répondu, C'est pour Estelle ;  
 Le vieux berger plus rien n'a dit.

DES petits la mère tremblante  
 Me suit dans le bois, dans les champs ;  
 Elle crie, elle se lamente,  
 Et me demande ses enfans :

Rends-les moi, rends-les moi, dit-elle ;  
 De mes amours c'est le doux fruit.  
 J'ai répondu, C'est pour Estelle ;  
 La fauvette plus rien n'a dit.

HEUREUX oiseaux, à ma bergère  
 Dans vos chants peignez mon ardeur ;  
 Hélas ! une loi trop sévère  
 M'interdit un si doux bonheur.  
 Némorin ; timide et fidèle,  
 Craint Raimond, se cache et gémit ;  
 Son cœur parle toujours d'Estelle,  
 Mais sa bouche plus rien ne dit.

En s'entretenant ainsi, les deux bergères passèrent la journée à la fontaine des alisiers. Le discret MÉRIL, respectant leur solitude, n'osa venir les troubler. Le soir elles regagnèrent de bonne heure la maison, comptant que Raimond étoit de retour.

Il n'étoit point arrivé. Marguerite veilla toute la nuit en attendant son époux. Le soleil se leva sans que Raimond parût, il se coucha sans qu'on le revit. Marguerite versoit déjà des larmes ; MÉRIL parloit d'aller à sa rencon-

tre ; Estelle, inquiète pour l'auteur de ses jours , oublioit son funeste hymen pour souhaiter le retour de son père.

Après trois jours d'une inutile attente , Méril , impatient , veut aller à Maguelonne. Il s'arme d'un bâton ferré , dit adieu à Marguerite , à sa fille , et promet de ne revenir qu'avec Raimond.

Il part. La triste Marguerite reste avec Estelle et l'aimable Rose. Tous les soirs , la mère et ses deux filles ( c'est ainsi qu'elle les appeloit ) vont attendre Raimond sur la route. Chaque jour elles avancent plus loin ; et , quand la nuit couvre la terre , elles reviennent fatiguées , mais ne se livrent au sommeil qu'après avoir adressé une fervente prière à Dieu pour qu'il veille sur les voyageurs.

Au moment de cette pieuse occupation , elles entendent aboyer les chiens ; Estelle se précipite à la porte : c'étoit le valet de Méril. Il étoit seul , et portoit

une lettre. Il la présente d'un air qui glace d'effroi la mère et la fille. Marguerite tremble en rompant le cachet ; Estelle et Rose l'écoutent ; elle lit ce fatal billet :

MÉRIL A MARGUERITE.

« Préparez toutes les forces de votre  
« ame ; je viens la frapper du plus rude  
« coup.

« La guerre s'est rallumée entre le  
« roi d'Aragon et notre bon roi. Des  
« pirates catalans sont venus surpren-  
« dre Maguelonne. Ils ont égorgé les  
« habitans , pillé , embrasé les maisons ;  
« et , remontant sur leurs vaisseaux à  
« l'approche de nos communes , ils  
« n'ont laissé que des cendres. Mon mal-  
« heureux ami étoit dans la ville , la  
« nuit de cet affreux carnage. Le peu  
« de citoyens échappés aux ennemis  
« est revenu depuis leur départ. Rai-  
« mond n'a point reparu. J'ai cherché,



« j'ai demandé par-tout Raimond. Je  
 « n'ai plus d'espoir de le retrouver.  
 « Tous les morts étoient inhumés quand  
 « je suis arrivé à Maguelonne... Que ne  
 « le suis-je moi-même auprès du corps  
 « de mon ami !

« Adieu , sage Marguerite ; songez  
 « qu'il vous reste une fille pour laquelle  
 « il faut que vous viviez. Il ne me reste  
 « rien à moi : aussi je vais dans un dé-  
 « sert ; je vais attendre , loin de vous ,  
 « que la mort me rejoigne à Raimond.  
 « C'est le seul moyen qu'ait mon cœur  
 « de ne plus fatiguer de sa constance  
 « celle à qui je n'ose dire adieu. »

Marguerite s'évanouit à la lecture de  
 cette lettre. Estelle , fondant en larmes,  
 s'empressoit de la rendre à la vie ; Rose  
 les secourait toutes deux. Enfin Margue-  
 rite reprit ses sens ; mais les pleurs ne la  
 soulageoient point encore. Sa douleur  
 profonde et muette ne pouvoit pas sitôt  
 s'exhaler. Après un long et morne si-

lence , elle fit demander l'envoyé de  
 Méril pour l'interroger elle-même sur  
 les détails de son malheur. Cet envoyé  
 n'étoit plus à Massanne : son maître lui  
 avoit ordonné d'aller sur-le-champ à  
 Lézan vendre ce qu'il lui restoit de bien.  
 Méril , décidé à ne plus revoir sa patrie,  
 vouloit aller finir ses jours dans une terre  
 étrangère.

L'inconsolable Marguerite pensa mou-  
 rir de sa douleur. Estelle lui prodigua  
 ces soins si doux pour les âmes sen-  
 sibles , et qu'elles seules savent rendre.  
 Sans lui parler de consolations , elle  
 avoit l'art de lui en offrir. Au déses-  
 poir elle-même d'avoir perdu l'auteur de  
 ses jours , en mêlant ses larmes à celles  
 de sa mère elle finissoit par les essuyer.  
 Tout ce que la tendresse la plus délicate  
 peut imaginer , peut mettre en usage ,  
 fut employé par Estelle. Le ciel la ré-  
 compensa en lui conservant sa mère ;  
 mais , jusqu'au jour où elle fut certaine  
 d'avoir ramené un peu de calme dans



cette ame déchirée, la vertueuse bergère s'interdit de songer à Némorin.

Après deux mois donnés à ces soins pieux, Estelle permit à son cœur de s'occuper de son amour. Rien ne pouvoit plus le contraindre. Ménil, en s'ex-patriant, avoit renoncé lui-même à ses droits. Marguerite étoit loin d'apporter des obstacles à une félicité qui seule pouvoit soulager ses maux. L'aurore d'un heureux avenir commençoit à luire aux yeux de la bergère; il ne falloit plus que retrouver celui qu'elle aimoit.

Marguerite fut la première à lui en parler; Estelle rougit et l'embrassa. La bonne mère aussitôt envoya ses serviteurs sur les traces de Némorin. Estelle et Rose le cherchèrent dans les montagnes de Lédignan, dans les bois de Saint-Nazaire; elles vinrent même jusqu'au vallon de Florian, s'approchèrent des bords du Vidourle, et firent retentir du nom de Némorin les roches désertes de Couta. Toutes leurs courses furent

vaines, nulle part on n'avoit vu le berger. Les deux amies revenoient chaque soir plus affligées près de la bonne Marguerite, qui les consolait à son tour.

Un jour qu'Estelle et la fidelle Rose s'étoient égarées du côté de Cardet, et que, fatiguées d'une longue marche, elles s'étoient assises sous un térébinthe, Estelle, en regardant de loin les cabanes du hameau, commença cette chanson :

AH ! s'il est dans votre village  
Un berger sensible et charmant,  
Qu'on chérise au premier moment,  
Qu'on aime ensuite davantage,  
C'est mon ami : rendez-le moi ;  
J'ai son amour, il a ma foi.

SI par sa voix tendre et plaintive  
Il charme l'écho de vos bois,  
Si les accens de son hautbois  
Rendent la bergère pensive,  
C'est encor lui : rendez-le moi ;  
J'ai son amour, il a ma foi.

SI, même en n'osant rien vous dire,  
 Son seul regard sait attendrir;  
 Si, sans jamais faire rougir,  
 Sa gaité fait toujours sourire;  
 C'est encor lui : rendez-le moi;  
 J'ai son amour, il a ma foi.

SI, passant près de sa chaumière,  
 Le pauvre, en voyant son troupeau,  
 Ose demander un agneau,  
 Et qu'il obtienne encor la mère;  
 Oh ! c'est bien lui : rendez-le moi;  
 J'ai son amour, il a ma foi. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Voici la chanson d'Estelle dans la langue  
 que parloit cette bergère :

Ai ! s'avez din vostre villagé  
 Un jouin' é ténre pastourel,  
 Qué vous gagn' au premié cop d'iel,  
 É pieï qu'à toujour vous éngagé;  
 Es moun ami : rendé-lou mé;  
 Ai soun amour, el a ma fé.

Sé sa voix pléntiv' é doucétó  
 Fai soupira l'éco d'aou boï,  
 É sé lou soun de soun aouboï  
 Fai soungea la pastoureléto;  
 Es moun ami : rendé-lou mé;  
 Ai soun amour, el a ma fé.

Estelle n'avoit pas fini sa chanson,  
 lorsqu'un enfant de treize ans, qui l'écou-  
 toit sans être vu d'elle, sort d'un bosquet  
 peu éloigné, et lui dit d'une voix émue:  
 Je le connois celui que vous cherchez;  
 suivez-moi, je vais vous rendre Né-  
 morin.

La bergère, à ce nom, ne peut retenir  
 un cri de joie; elle serre la main de Rose,  
 remercie l'enfant le plus doucement qu'il  
 lui est possible, et toutes deux suivent le  
 jeune guide.

Hilaric, c'étoit le nom de l'enfant,

Sé, quan n'ouso pas rén vous diré,  
 Sa guignado vous attendris;  
 Pieï, quan sa bouqueto vous ris,  
 Sé vous déraub' un dous sourié;  
 Es moun ami : rendé-lou mé;  
 Ai soun amour, el a ma fé.

Quan lou paouret s'en vén, pécaïre,  
 En roudan proucho soun troupeï,  
 Li diré, Baïta m'un agnel;  
 Sé li lou baïl' embé la maire;  
 Ai qu'es ben el ! rendé-lou mé;  
 Ai soun amour, el a ma fé.

les conduit vers les bords du fleuve, détache une barque qu'un lien d'osier retenoit, y fait entrer les deux bergères, saisit l'aviron, et les passe de l'autre côté.

Rose avoit peur, Estelle la rassuroit. L'enfant marche avec elles vers les bois de Maigron : elles font plusieurs détours, montent, descendent quelques collines, et trouvent enfin un sentier étroit qui les conduit au vallon de Rémistan ; lieu charmant, mais lieu d'exil, où le fidèle Némorin passoit les nuits à pleurer sa maîtresse, et les jours sur la montagne à regarder de loin sa maison !

Les derniers rayons du soleil n'éclaireroient plus que le sommet des côteaux, lorsqu'Hilaric et les deux bergères arrivèrent dans cette vallée. Estelle promène des regards inquiets sur la cabane, sur le verger, sur les bords du tranquille étang : elle ne voit point Némorin ; mais elle aperçoit de loin son troupeau, et reconnoit le fidèle Médor. A cette vue,

des larmes de joie coulent de ses yeux ; son cœur palpite avec tant de vitesse, qu'elle est obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un peuplier. Des caractères étoient tracés sur l'écorce ; Estelle lit ces paroles :

ARBRE charmant, qui me rappelle  
Ceux où ma main grava son nom,  
Ruisseau limpide, beau vallon,  
En vous voyant je cherche Estelle.  
O souvenir cruel et doux,  
Laissez-moi ; que me voulez-vous ?

SI quelquefois, sous cet ombrage,  
Mes yeux succombent au sommeil,  
Je le vois ; mais l'affreux réveil  
M'enlève une si chère image.  
O souvenir cruel et doux,  
Laissez-moi, que me voulez-vous ?

INSENSÉ ! quel est mon délire !  
Je ne vis que par mes regrets.  
Ah ! si je les perdois jamais,  
Que mon cœur seroit prompt à dire :  
O souvenir cruel et doux,  
Revenez ! pourquoi fuyez-vous ?



Estelle essuyoit ses yeux pour recommencer à lire ces vers, lorsqu'Hilaric découvre Némorin qui descendoit la montagne par le même chemin où ils étoient arrêtés. Estelle s'enfoncée aussitôt dans un massif de coudriers; Rose et l'enfant se cachent avec elle; et la bergère tremblante observe, d'un œil humide, tous les mouvemens du berger.

Il descendoit en silence, la tête baissée, tenant dans ses mains un ruban vert qu'Estelle lui avoit autrefois donné. Il s'arrêtoit d'espace en espace, regardoit ce ruban, le baisoit, et continuoit son chemin. Quand il fut arrivé près du lieu où les bergères étoient cachées, il fixa long-temps ce ruban, et tout-à-coup détournant la tête: Pourquoi chercher, s'écria-t-il, à augmenter mes maux par les souvenirs d'un bonheur passé? Pourquoi conserver encore les gages cruels d'un amour qui jamais ne doit être heureux? Je ne veux plus te voir, fatal ruban; dont la couleur m'a

trompé: va loin de moi, va pour toujours avec mes fausses espérances.

A ces mots, il jette le ruban, et il paroît plus tranquille. Mais le souffle du zéphyr emportant le ruban vers les coudriers, Némorin s'élance pour le reprendre; Estelle plus prompte le saisit, et le présentant au berger: Il ne vous a pas trompé, dit-elle, puisqu'Estelle vous aime toujours.

Némorin interdit n'en peut croire ses yeux: il demeure sans mouvement. Tout-à-coup il jette un grand cri, tombe à genoux, et tend les bras vers Estelle.

La bergère, serrant sa main, le relève avec un doux sourire. Oui, lui dit-elle, c'est moi, nous n'avons plus de maux à craindre. Levez-vous, Némorin, levez-vous; notre bonheur va commencer.

Rose accourt avec Hilaric. Rose confirme au pasteur l'assurance d'une félicité qu'il regarde encore comme un

songe ; et lorsque l'heureux Némorin est enfin en état de les entendre , toutes deux le mènent au pied du peuplier , où il s'assied au milieu d'elles.

C'est là qu'Estelle lui raconte les événemens qui se sont passés. Elle donne de nouveaux pleurs à la mémoire de son père , et Némorin n'a pas besoin de réflexion pour repousser loin de son cœur le moindre sentiment d'une joie qui auroit offensé sa bergère.

Dès qu'elle a fini son récit , Rose veut qu'à l'instant même le pasteur revienne à Massanne. Némorin baisse les yeux ; et les relevant tristement vers Estelle : Mon bienfaiteur , lui dit-il , le vénérable Rémistan , m'a fait jurer de l'attendre ici. Ce bon Rémistan m'a comblé de biens , lorsque , forcé de renoncer à vous , il ne me restoit rien sur la terre. Dois-je manquer à mon ami ? Dois-je violer un serment consacré par le nom d'Estelle ? Estelle affligée et surprise n'ose prescrire à Némorin de manquer à sa pro-

messe. Rose cherchoit des raisons , quand Hilaric souriant : C'est de moi , dit-il , de moi seul que dépend votre bonheur. Écoutez , et rendez-moi grâce.

Il y a trois mois à-peu-près que j'étois sur cette colline , prenant des oiseaux au filet , quand le vieux Raimond votre père vint me prier de le conduire au vallon de Rémistan. Je quittai mes appeaux ; je guidai le vieillard , non sans remarquer pendant le chemin qu'il étoit triste et rêveur. Nous trouvâmes le bon Rémistan tressant des corbeilles d'osier à cette place où nous sommes. Raimond , après l'avoir salué , me demanda de les laisser seuls. Ce mot éveilla ma curiosité ; et faisant semblant de m'éloigner d'eux , je revins , pour les entendre , me cacher dans ces mêmes coudriers. C'étoit mal fait , j'en conviens ; mais ma faute vous est utile.

Raimond commença par raconter au solitaire votre passion pour Estelle , ses projets de la marier avec Ménil , et la



promesse faite par vous de passer pour toujours le Gardon. J'admire et je plains Némorin, ajouta-t-il d'un ton touché. Je lui ravis sa maitresse, je l'exile de son pays; je veux du moins rendre doux cet exil; mais Némorin refuseroit mes dons, il faut qu'ils passent par vos mains. J'y trouverai le double plaisir de faire du bien et d'être ignoré.

Je sais, poursuivit-il, que depuis long-temps vous êtes tourmenté du desir de retourner dans votre patrie. Vous m'avez fait offrir plusieurs fois de me vendre ce beau vallon: mettez-y vous-même le prix; je vais le payer à l'instant, pourvu que vous trouviez un moyen de faire accepter à Némorin ce foible dédommagement de tous les maux que je lui cause, et que vous ayez assez d'adresse pour obtenir de lui le serment qu'il ne sortira de long-temps d'ici.

Tel fut le discours de Raimond. Les deux vieillards méditèrent ensemble la manière de vous attirer dans ce vallon,

ils convinrent de se servir de moi. Raimond me rappela bientôt; et, sans m'instruire de ses desseins que je savois, il m'envoya sur vos traces, avec promesse de me donner quatre agneaux, si je parvenois à vous amener dans ces lieux.

Je vous cherchai; je vous découvris dans la presqu'île de Ners, et vous observai, sans être vu, le jour où Estelle vint vous parler. Le lendemain je vous suivis; je feignis d'avoir besoin de votre secours, et je vous conduisis ainsi jusqu'aux lieux où l'on vouloit que vous vissiez; Rémistan a fait le reste. Raimond me donna les quatre agneaux promis, en me recommandant le silence, que j'ai fidèlement gardé. Aujourd'hui j'ai entendu gémir Estelle; j'ai voulu finir ses chagrins, et j'ai pensé que la mort de Raimond me dégageoit d'un secret qui vous rendoit si malheureux.

Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin l'embrassa mille fois. Ami, lui dit-il,



puisqu'ils sont à moi, ce vallon, ce verger, ce troupeau, je te les donne dès ce moment. Qu'ai-je besoin de rien posséder, puisque je vais vivre auprès d'elle ?

Estelle, en approuvant le don de Némorin, parle long-temps avec complaisance de la bonté de son père ; son amant ajoute à ses éloges ; et ces deux cœurs vertueux, oubliant leurs maux passés, donnent ensemble des larmes à la mémoire de leur ancien persécuteur.

Cependant la nuit étendoit ses voiles, il étoit temps de regagner Massanne. Némorin part avec Estelle et Rose. Arrivés sur le bord du Gardon, ils trouvent des pêcheurs qui les passent à l'autre rive ; de là ils n'ont qu'un court trajet jusqu'au village.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.



Rouveau ton.

J. J. Habert sc.

Je vous salue ô lieux charmants !

---

## LIVRE QUATRIÈME.

IL faut l'avoir connu l'affreux malheur  
de vivre loin de ce qu'on aime, pour  
pouvoir se faire une idée des ravisse-  
mens qu'éprouve notre ame, lorsqu'on  
lui rend le bien qu'elle avoit perdu. Il  
faut avoir répandu les larmes amères  
de l'absence, pour sentir toute la vo-  
lupté des douces larmes du retour. Je te  
 plains, malheureux amant qu'un sort  
cruel a forcé de quitter l'objet de tes  
vœux. Chaque pas que tu fais ajoute à  
tes maux ; chaque heure te rappelle un  
plaisir perdu ; tu calcules avec désespoir  
tous les instans qui s'écouleront avant  
la fin de ton exil ; tu crois les abréger en  
les recomptant. Tu portes sans cesse les  
yeux sur le chemin qui conduit aux  
lieux où tu laissas ton cœur ; tu le me-  
sures avec effroi ; et le voyageur que tu  
découvres sur cette route te semble jouir  
d'un destin plus heureux que celui des



rois. Je te plains; mais que tu seras digne d'envie le jour où tu revieras vers elle! le jour où, reconnoissant de loin sa maison, tu la verras à sa fenêtre attendre l'heureux instant qui doit payer tant de chagrins! Ah! cet instant..... s'il se prolongeoit, tu ne pourrois le supporter; ton ame, qui trouva de la force contre les maux, seroit accablée de tant de bonheur.

Némorin l'éprouvoit en traversant le fleuve; en se retrouvant dans cette vallée qu'il n'avoit plus espéré de revoir; en songeant qu'il alloit vivre auprès d'Estelle, l'aimer, le dire hautement, et la posséder avant peu de mois. Cette idée, cette espérance, l'émotion qu'il ressentoit, lui ôtoient presque la raison. Il marchoit en silence, tenant le bras de sa bergère, le serrant sans cesse contre son cœur, et ne pouvant exprimer son ravissement qu'en pressant contre ses lèvres la main de Rose et de sa maîtresse.

La nuit étoit tout-à-fait fermée lorsqu'ils arrivèrent à Massanne. Marguerite, inquiète de sa fille, avoit envoyé des bergers, avec des pins allumés, pour chercher Estelle qu'elle croyoit égarée. Le plaisir qu'elle ressentit en la voyant paroître avec Némorin fut le premier qu'elle eût éprouvé depuis le trépas de Raimond. Elle embrasse le jeune berger, joint sa main à celle de sa fille: Son cœur t'a choisi, lui dit-elle; ce cœur et le mien ont toujours été d'accord. Sois son époux, Némorin; et puisses-tu la rendre heureuse autant qu'elle est aimée de sa mère!

Estelle et Némorin tombent aux pieds de Marguerite. Cette bonne mère les bénit; puis les relevant avec tendresse: Mes enfans, leur dit-elle, j'attends de vous une grâce. Trois mois sont à peine écoulés depuis la mort de mon digne époux. Permettez-moi de différer votre mariage jusqu'à la fin des six premiers mois. Je sais bien qu'à cette



époque ma douleur sera la même, mais mon deuil paroitra moins grand. D'ailleurs, malgré mon amitié pour Némorin, la seule idée qu'il n'étoit pas le choix de mon époux semble me prescrire ce retard. Pardonnez-le moi, mes enfans; la décence l'exige, et mon cœur le demande.

En disant ces mots, Marguerite s'attendrit; les deux amans la consolent, et promettent de ne point parler d'hyménée avant les six mois expirés. Némorin, après avoir cent fois remercié Marguerite, Estelle, Rose; Némorin, transporté de joie, retourne dans son ancienne cabane, et se livre à la douce espérance que rien ne peut désormais s'opposer à son bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, il étoit à la vallée. Estelle et Rose ne tardèrent pas à l'y suivre. Toutes deux s'arrêtèrent de loin pour considérer le berger allant d'arbre en arbre reconnoître les anciens chiffres qu'il avoit gravés. Il

imprimoit ses lèvres sur ceux qu'il retrouvoit; il écrivoit de nouveau ceux que le temps avoit détruits. Némorin, ivre d'amour, ne pouvoit se lasser de revoir ces lieux. Il promenoit des yeux attendris sur tous les objets qui l'environnoient: il y revenoit sans cesse, et leur adressoit ces paroles:

JE vous salue, ô lieux charmans  
Quittés avec tant de tristesse,  
Lieux chéris où de ma tendresse  
Je vois par-tout les monumens.

LORSQU'UNE sévère défense  
M'exila de ce beau séjour,  
J'en partis avec mon amour,  
Et j'y laissai mon espérance.

J'AI retrouvé dans d'autres lieux  
Des eaux, des fleurs et de l'ombrage;  
Mais ces fleurs, ces eaux, ce feuillage,  
N'avoient point de charme à mes yeux.

ON n'est bien que dans sa patrie:  
C'est là que plaisent les ruisseaux;  
C'est là que les arbres plus beaux  
Donnent une ombre plus chérie.

QU'IL est doux de finir ses jours  
 Aux lieux où commença la vie,  
 D'y vieillir près de son amie,  
 Sans changer de toit ni d'amours !

L'on étoit alors au commencement de l'été ; tous les troupeaux de la plaine devoient , selon l'antique usage , quitter bientôt les bords du fleuve pour aller chercher dans les montagnes un ciel moins brûlant et des pâturages plus frais. Les seules brebis d'Estelle formoient un immense troupeau. Un maître étoit nécessaire pour veiller , dans un pays étranger , sur les pasteurs qui le conduiroient. Tant que Raimond avoit vécu , il avoit toujours fait ce voyage. Marguerite exigea que Némorin le fit à sa place.

C'est à toi , mon fils , lui dit - elle , de conserver le bien de ton épouse. D'ailleurs ton retour ici , ta passion pour Estelle , l'assiduité que tu ne pourrois t'empêcher de lui marquer , donneroient prétexte à la calomnie. Il faut t'éloi-

gner , Némorin. Conduis nos troupeaux à la montagne ; tu reviendras à l'autonne ; le deuil d'Estelle sera fini ; sa main te récompensera du sacrifice que je t'impose.

Cette résolution de Marguerite perça le cœur des deux amans ; mais ils en sentirent la nécessité. La bergère elle-même , malgré la douleur que lui causoit la seule idée de se séparer encore de Némorin , la bergère l'exigea de lui ; et le malheureux pasteur , toujours soumis aux volontés d'Estelle , n'osa plus se plaindre dès qu'elle eut parlé.

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le pays qu'Estelle habitoit. On s'y prépare dès longtemps. Chaque fermier , chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre ; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne , leur donne ses ordres , ses conseils , leur fournit des armes et des provisions. Le jour , le moment , sont fixés pour que tous les



troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres ; troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée , bondit , s'écarte , revient , choisit les chemins les plus difficiles , s'élançe au sommet des rochers , s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure , ne redoute ni berger ni chien , et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles viennent les beliers , dont on a découpé la toison pour la peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté , leur gravité , s'augmentent encore par ces ornemens. Ils marchent suivis des chiens armés de colliers brillans dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillans soumis et fidèles cèdent le pas aux beliers quand il n'y a point de danger à craindre , mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeu-

nes moutons et leurs mères ; troupe innombrable , dont les sonnettes accompagnent les bêlemens des brebis , les aboiemens des chiens , les chansons des jeunes bergers.

Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits , ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes , un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitans des hameaux , ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissemens. Les bergères sont sur leur passage : plusieurs d'entre elles versent des larmes : toutes font des vœux pour leur prompt retour ; toutes , se tenant par la main , suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau , où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :



## LES BERGERS.

ADIEU, charmantes bergères ;  
 Nous quittons ces beaux climats ;  
 Nous allons porter nos pas  
 Vers des terres étrangères :  
 Là, jusqu'à notre retour,  
 Point de plaisir, point d'amour.

## LES BERGÈRES.

ADIEU, nos amis, nos frères ;  
 Adieu, fidèles aimans ;  
 Rapportez des cœurs constans  
 A celles qui vous sont chères :  
 Pour nous, jusqu'à ce retour,  
 Point de plaisir, point d'amour.

## LES BERGERS.

SUR ces montagnes lointaines  
 Vos troupeaux s'embellissent ;  
 Mais vos bergers souffrirent ;  
 Et, pour soulager leurs peines,  
 Ils n'auront dans ce séjour  
 Point de plaisir, point d'amour.

## LES BERGÈRES.

Le voyageur solitaire  
 Qui verra notre pays  
 S'arrêtera tout surpris,  
 En disant à la bergère :  
 Eh quoi ! dans ce beau séjour,  
 Point de plaisir, point d'amour ?

## LES BERGERS.

SI, pour nous rendre infidèles,  
 Les beautés de ces hameaux  
 Viennent consoler nos maux,  
 Nous dirons : Vous êtes belles ;  
 Mais pour nous, jusqu'au retour,  
 Point de plaisir, point d'amour.

## LES BERGÈRES.

SI quelque amant de la ville  
 Venoit d'un air séducteur  
 Pour surprendre notre cœur,  
 Nous dirons : C'est inutile ;  
 Pour nous, jusqu'à leur retour,  
 Point de plaisir, point d'amour.

Tel est l'ordre de cette fête, que Némorin vit arriver avec tant de douleur. Il ne se trouva point au départ : de si nombreux témoins auroient gêné ses adieux. Tandis que tous les troupeaux se rassembloient à la vallée, Estelle et Némorin s'étoient promis de se rendre à la fontaine des alisiers.

Ils y arrivèrent tous deux bien avant l'heure convenue. Rose accompagna son amie. Dès que Némorin aperçut sa

bergère, il court au devant d'elle ; Estelle précipita ses pas vers lui. Ils s'abordent, veulent se parler, et ne peuvent prononcer une parole : un poids terrible les oppresse ; ils se regardent en pleurant, se prennent tous deux par la main ; et, toujours gardant le silence, ils viennent s'asseoir près de la fontaine. Rose s'arrête derrière eux.

Il faut donc vous quitter encore ! s'écria tout-à-coup le berger ; il faut aller souffrir de nouveau les tourmens qui m'ont pensé donner la mort ! Et c'est vous qui l'avez voulu ! c'est vous qui l'avez commandé ! Ah ! je vous obéis, Estelle ; mais vous apprendrez bientôt ce qu'il m'en aura coûté.

En disant ces mots, Némorin quitte la main de la bergère, et détourne ses yeux pleins de larmes. Estelle fut quelques instans sans répondre. Enfin, d'une voix entrecoupée :

Voilà, dit-elle, comme tu me consoles ! voilà comme celui qui possède mon cœur

prend soin de le ménager ! Ingrat, c'est moi qui demeure ; et c'est toi qui oses te plaindre ! c'est toi qui oses comparer ce départ à celui que je ne peux me rappeler sans frémir ! Songe que le moment de ton retour est marqué, que la main d'Estelle t'attend, que rien ne viendra plus troubler....

Ah ! pardonne, ma chère Estelle, s'écria le pasteur en reprenant sa main, pardonne au délire de la douleur. Je te quitte, je te quitte ; ce seul mot, ce mot affreux me prive de ma raison. Les plus tristes pressentimens viennent accabler mon âme ; les idées les plus funestes me poursuivent ; une voix secrète m'avertit que je touche au plus grand des malheurs... O mon amie, ma douce amie, jure-moi de m'aimer toujours : tu me l'as dit mille fois : j'ai besoin de l'entendre encore ; j'ai besoin que tu me répètes le serment de ne pas m'oublier....

T'oublier ! interrompit Estelle : eh ! regarde où tu me laisses ; ici tout est plein



de toi; ici je te verrai par-tout. Cette prairie, cette fontaine, ta maison, celle de ma mère, tout ce qui m'environnera, tout ce qui frappera ma vue, me rappellera Némorin. Je viendrai tous les jours à cette prairie, je m'asseoirai à cette fontaine, et mes larmes baigneront la place où tu es à présent assis. Je passerai devant ta maison, je rentrerai dans la mieune, et toutes deux seront un désert. Ah! mon ami, mon bien-aimé, ne crains pas que je t'oublie; craignons plutôt.... Tes terreurs viennent de passer dans mon ame; j'éprouve, comme toi, d'affreux pressentimens. Hier au soir, l'oiseau de la nuit est venu sur ma fenêtre; j'ai entendu ses cris funebres jusqu'à la naissance du jour. Mon ami, mon doux ami.... ah! ne pars pas, reviens près de ma mère; nos larmes l'apaiseront: ne pars pas, mon cher Némorin; reste avec la moitié de toi-même. Dis, mon ami; réponds-moi, réponds-moi: veux-tu ne pas partir?

Rose entendit ces paroles, et se pressa

d'arriver. Némorin alloit consentir à ce que desiroit Estelle. La sage Rose s'y oppose; elle leur rappelle à tous deux la volonté de Marguerite, les bruits injurieux pour Estelle qu'occasioneroit le retour de Némorin; le respect, l'obéissance qu'ils devoient à leur tendre mère; sur-tout la peine qu'ils lui causeroient.

Rose parloit, les amans pleuroient; ils cédèrent aux raisons de Rose. Némorin se lève pour partir; mais Estelle le retient; elle lui donne un bracelet de ses cheveux, que le berger mit sur son cœur; puis, pressant ses lèvres sur la main d'Estelle, il prononce adieu, le répète encore, et ne peut se résoudre à se mettre en marche. Estelle aussi répiétoit adieu, lui disoit de partir, et ne retiroit pas sa main. Enfin Rose les sépare; et, malgré les pleurs, malgré les cris de Némorin, elle entraîne la triste Estelle, qui retournoit encore la tête, et s'arrétoit pour lui tendre les bras.



Le berger immobile la suivoit des yeux. Il ne la vit bientôt plus ; alors , faisant un effort , il s'étoigne de la fontaine , et prend le chemin de Lézan.

Ce fut près de ce village que Némorin rejoignit son troupeau. Il poursuivit sa route vers Anduze , gagna les bois de Valory , et dirigeant ses pas vers la Mélouze , il arriva , après dix jours , sur les bords du Galaison.

C'étoit là qu'il devoit passer l'été. Son premier soir fut de chercher les pâturages les plus solitaires. Éloigné de tous les autres bergers , occupé de la seule Estelle , il s'enfonçoit dans la montagne , il gravissoit les rocs escarpés. Impatient de voir finir le jour , il parquoit ses moutons bien avant la nuit , et se hâtoit de se retirer dans sa cabane , espérant arriver plus vite au lendemain.

Il avoit déjà vu le soleil se coucher dix-sept fois , lorsqu'un matin , absorbé dans sa triste mélancolie , il se lève

avant l'aurore , et va s'asseoir sur une roche écartée.

L'aurore ne teignoit point encore l'horizon ; les étoiles parsemoient de feux brillans la vaste étendue des cieux ; la lune , sur son déclin , réfléchissoit dans les ruisseaux sa lumière foible et tremblante ; l'écho lointain des rochers répondoit aux cris monotones des habitans des marais ; toute la contrée étoit couverte d'un voile sombre ; quelques vers luisans , errant çà et là , se distinguoient seuls dans l'obscurité.

Némorin , après avoir long - temps considéré ce calme profond qui augmentoit sa tristesse , tourne ses yeux vers l'orient , et chante ces paroles :

Du soleil qui te suit trop lente avant-courière ,  
Étoile du matin , fais briller ta lumière.  
Hélas ! pendant la nuit , je desire le jour :  
Mais , dès que ses rayons éclairent la contrée ,  
Je ne puis souffrir sa durée  
Loin de l'objet de mon amour.

TOUT est calme, tout dort dans ces tristes montagnes;  
Les fidèles beliers sont près de leurs compagnes,  
D'elles, de leurs agneaux caressés tour-à-tour;  
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille :

Moi, seul je gémis et je veille

Loin de l'objet de mon amour.

EN quoi ! sûr d'être aimé, certain d'unir ma vie  
Au digne et tendre objet dont mon âme est ravie,  
Le plus parfait bonheur m'attend à mon retour !  
Je me le dis en vain ; une terreur secrète

Me suit, m'agite, m'inquiète,

Loin de l'objet de mon amour.

Ainsi chantoit le malheureux berger ;  
et la diligente aurore commençoit à cou-  
vrir les montagnes de couleur de rose  
et d'or. Némorin, jadis si sensible aux  
beautés de la nature, Némorin con-  
temple sans plaisir le majestueux lever  
du soleil. Il retournoit tristement à son  
troupeau, lorsqu'il apperçoit de loin  
une bergère qui venoit vers lui. Son  
premier mouvement fut de fuir pour ne  
pas se trouver sur son passage : mais il

croit reconnoître cette bergère, il s'ar-  
rête en la regardant.

Elle approche à pas lents, les mains  
jointes, l'air accablé de fatigues et de  
douleur. Némorin la considère : quelle  
est sa surprise en reconnoissant Rose !

Rempli de trouble et d'effroi, il se  
précipite vers elle, il voit des larmes  
dans ses yeux. Couvert d'une pâleur  
mortelle, la bouche ouverte, il n'ose pas  
lui demander le sujet de son voyage ;  
il attend en silence que Rose ait parlé.

Malheureux Némorin, dit-elle, je  
n'ai voulu confier à personne le triste  
devoir dont je viens m'acquitter. Es-  
telle me l'a demandé ; Estelle a exigé  
de moi que je vinsse vous porter les der-  
nières expressions de son amour, les  
derniers adieux de son cœur... Que di-  
tes-vous ? s'écria Némorin : Estelle ne  
vit plus ?... — Estelle vit encore ; mais  
elle est morte pour vous.

A cette parole, Némorin tombe sur la



terre , privé de tout sentiment. Rose va chercher de l'eau dans une source voisine , la jette sur son visage , l'appelle , lui serre la main. L'infortuné ouvre les yeux ; et les tournant douloureusement vers Rose : Achevez-moi , lui dit-il , par pitié , achevez-moi. Estelle a changé ! Estelle ne m'aime plus !... Ma vie est un affreux supplice. Estelle a changé ! Estelle ne m'aime plus ! En répétant ces paroles , il retombe le visage contre la terre ; il l'embrasse avec étreinte comme son dernier asyle ; il mord les pierres et le gazon qu'il trempe de larmes amères.

Estelle vous adore , lui répondit Rose ; et cet amour qui ne peut s'éteindre , cet amour plus cher que sa vie , doit la rendre à jamais malheureuse.

A ces mots , Némoria relève la tête : Elle m'aime ! s'écria-t-il ; elle m'aime ! Vous me l'assurez ? Ah ! vous ne me trompez pas ? Si son cœur est encore à moi , parlez , je puis tout supporter.

Rose lui répète qu'il n'est que trop aimé : le berger , plus calme , essuie ses pleurs , et prête une oreille attentive à ce récit de la fidelle Rose.

Huit jours ne sont pas écoulés depuis qu'Estelle me disoit encore qu'avant trois mois vous seriez son époux. Nous venions ensemble tous les matins à la fontaine des alisiers ; nous y passions les journées à parler de vous ; et , quand le retour des glaneuses nous avertissoit de regagner la maison , nous retournions près de Marguerite , à qui nous en parlions encore.

Un soir que nous étions occupées de cette douce conversation , nous entendons frapper à la porte ; nous tressailimes malgré nous. Après nous être remises , Estelle et moi nous allons ouvrir. Jugez de notre surprise en reconnoissant Raimond et Mériel. Le premier mouvement d'Estelle fut de se jeter au cou de son père. Elle le tient embrassé long-



temps ; et , sans prendre garde à MÉRIL , elle court annoncer à Marguerite l'arrivée de son époux.

O mon ami , mes larmes coulent en me rappelant les transports , le délire de Marguerite. Elle ne pouvoit croire à son bonheur ; elle contemploit Raimond ; elle le baignoit de ses larmes , et les essuyoit sans cesse pour le regarder encore , pour s'assurer que c'étoit lui qu'elle pressoit contre son sein. Raimond , que ses pleurs étouffoient , faisoit de vains efforts pour parler. Pressé tour-à-tour et à la fois par son épouse et par sa fille , ce vieillard , si peu caressant , ne pouvoit suffire aux transports qui l'agitoient dans ce moment.

Enfin , quand leur joie commune fut un peu calmée , Raimond , prenant MÉRIL par la main , le présente à Marguerite et à sa fille : Voilà mon libérateur , leur dit-il ; voilà celui qui vous rend votre époux et votre père. Écoutez

le touchant récit de ce qu'il a fait pour moi.

Alors , malgré les instances de MÉRIL , Raimond raconte que , la nuit de son arrivée à Maguelonne , des pirates catalans vinrent surprendre et piller la ville. Éveillé des premiers , armé seulement d'un bâton , Raimond se défendit longtemps : mais , accablé par le nombre , il fut blessé , chargé de chaînes , et traîné dans les vaisseaux des vainqueurs qui repartirent au point du jour. On le conduisit à Barcelone , où , après sa guérison , les pirates mirent un si haut prix à sa liberté , que le généreux Raimond résolut de rester dans l'esclavage , plutôt que de causer la ruine de sa femme et de sa fille en leur faisant savoir son infortune. Résigné à tous les malheurs de sa destinée , il étoit matelot sur les vaisseaux ennemis , et se reposoit un jour sur le rivage de la mer , quand il vit paroître MÉRIL.

Ménil, après avoir eu Raimond tué, après nous l'avoir écrit, avoit fait vendre ses biens de Lézan pour aller s'établir en Roussillon. Là, instruit par des prisonniers que Raimond étoit captif à Barcelone, il y courut avec sa fortune. Cette fortune devint le prix de la liberté de Raimond. Le vertueux Ménil regarda ce jour comme le plus beau de sa vie. Plus heureux de sa pauvreté qu'il ne le fut jamais de ses richesses, il avoit repris avec son ami la route de Massanne, où ils venoient d'arriver.

Raimond pleuroit en faisant ce récit. Il le termine en prenant la main de sa fille, et disant au bon Ménil : Voilà le seul bien qui me reste ; car tout ce que je possède ne paieroit pas ce que t'a coûté ma rançon. Accepte-le, mon ami, non pour m'acquitter, j'aime à te devoir, mais pour ajouter encore à ce que tu lis pour moi.

En cet endroit, Némorin interrompit

la jeune Rose. C'en est fait, dit-il ; mon malheur est au comble : j'admire et j'aime mon rival. Ménil a mérité la main d'Estelle. Qu'ils soient heureux ! qu'ils soient heureux ! et que je sois le seul à plaindre !

Après ce qu'avoit fait Ménil, pour suivre Rose, Estelle et Marguerite sentirent bien que rien ne pouvoit suspendre un hymen auquel Raimond attachoit son bonheur. Ce vieillard, sans s'informer de ce qui s'étoit passé pendant son absence, sans témigner ni curiosité ni mécontentement, prit Estelle en particulier ; et lui montrant sur ses bras meurtris les marques encore récentes de ses chaînes : Quel jour, lui dit-il en la regardant, épouses-tu mon libérateur ? Estelle répondit : Demain.

A ce mot, Raimond l'embrassa ; mais, voyant qu'elle pâlissoit, il la laisse avec Marguerite, et va préparer cet hymen.

Estelle vous écrit. J'ai brûlé sa



lettre qui n'auroit fait qu'augmenter vos douleurs. Craignant votre désespoir, mon amie m'a demandé de partir avec Hilarie pour venir vous préparer à cette affreuse nouvelle, pour venir pleurer avec vous, et vous offrir les consolations que l'amitié peut donner. Voilà le motif qui m'a guidée; mon ami, donnez-moi tout le mal que je vous fais. Ils sont donc uais? demanda le berger d'un air sombre. Ils le sont, répondit Rose; et jamais hymen ne fut accompli de si tristes auspices. La malheureuse Estelle, pâle, les yeux rouges de larmes, s'est traînée jusqu'à l'autel. En se mettant à genoux, elle est tombée sur la pierre. Lorsqu'il a fallu prononcer le serment, ses sanglots, ses pleurs, ont étouffé sa voix; ses yeux se sont fermés à la lumière. Marguerite et moi, qui examinions tous ses mouvemens, nous nous sommes précipitées vers elle; nous l'avons soutenue sur notre sein. Méri!

voulu tout suspendre: mais Estelle, rassemblant ses forces, s'est relevée, a saisi la main de Méri!, et, d'une voix ferme, a prononcé le terrible mot qui l'engage à jamais.

En sortant du temple, une fièvre ardente l'a saisie; nous avons tous craint pour ses jours. Méri!, à chaque instant occupé d'elle, Méri!, sans cesse attentif, jamais importun, lui a prodigué les soins les plus tendres. Il y a trois jours que les deux époux ont en ensemble une longue conversation: en la terminant ils pleuroient; mais Estelle étoit plus tranquille. Depuis ce moment la fièvre est calmée, et sa vie est en sûreté, du moins tant qu'elle ne vous verra pas: mais, si jamais vous cherchez sa vue, si vous osez vous présenter devant elle, c'en est fait de mon amie; votre présence la tuera. Je vous demande donc, Némorin, je vous supplie, par mon amitié constante, par les vertus de votre cœur, par votre amour pour Estelle, de



ne point revenir dans votre patrie. Vous n'avez plus d'espoir, tout est fini pour vous. N'ajoutez pas à vos maux en augmentant ceux de votre maîtresse, en allumant la jalousie de Méril, en la rendant à la fois la victime de son père, de son époux et de son amant.

Rosé se tut. Némorin gardoit un farouche silence. Ses yeux secs étoient fixés sur Rose sans la voir; sa respiration étoit entrecoupée; il ne pouvoit ni parler ni pleurer. Rose attendit quelques instans; ensuite, lui tendant la main: Me haïssez-vous? lui dit-elle. Ce mot fit fondre en larmes le berger.

Moi vous haïr, s'écria-t-il, vous qui seule sur la terre daignez plaindre mes malheurs! Moi vous haïr, ma bonne amie! Ah! ce cœur est à vous tant qu'il palpitera. Il n'a pas long-temps à vous aimer.... Au moins son dernier sentiment sera d'obéir à vos conseils. Je vais partir, ma chère Rose; je vais m'éloigner chaque jour davantage d'elle,

de vous, de tout ce qui m'est cher; je vais mettre, s'il est possible, toute la terre entre elle et moi. Adieu, mon amie, ma seule amie; adieu pour toujours. Rose, pour toujours! Ce mot m'étoit si doux autrefois! qu'il m'est amer aujourd'hui! Sur-tout ne lui parlez jamais de moi; ne prononcez jamais mon nom: dites-lui seulement que je suis parti, que je vais vivre loin d'elle, me guérir peut-être de mon funeste amour, m'efforcer d'imiter son exemple, oublier.... Non, Rose, non, jamais, jamais! Dites-lui... dites-lui plutôt que mon dernier soupir sera pour elle, qu'en expirant je prononcerai son nom, que toujours... Ah! Rose, Rose, mon cœur ne me trompoit pas le jour où je lui dis adieu; le sien l'avertissoit aussi.... Adieu, Rose, ma chère Rose; adieu, vous ne me verrez plus.

A ces mots, il se jette au cou de Rose, et la presse dans ses bras.

Cette bergère, qui de sa vie n'avoit

souffert qu'un berger lui baisât la main, embrassoit elle-même son ami, mêloit ses larmes aux siennes, et le serroit contre son sein. Sa pudeur n'en étoit point alarmée : tant il est vrai que l'amitié purifie tout ce qui l'approche !

Enfin le malheureux pasteur s'arrache d'auprès de Rose, et s'éloigne d'un air égaré. Rose, effrayée de son désespoir, se lève et court après lui. Elle l'appelle, le rejoint ; et, résolue à ne point le quitter dans ces premiers momens de douleur, elle s'attache à ses pas.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.





F. M. Quercet del. B. B.

Doligny sculp.

Je m'élançai à ses deux Cornes

## LIVRE CINQUIÈME.

TENDRE amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance ; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des humains. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des maux de la nature, t'opposa seule à toutes les peines. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instans de cette courte vie. Sans toi, frères vaisseaux, privés de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Bienfaitrice de tous les mortels, dans la douleur, dans la joie, tu donnes seule des jouissances que le remords et



la crainte ne viennent point empoisonner.

Rose fut trois jours avec Némorin, et lui prodigua pendant ce temps toutes les consolations que le malheureux amant pouvoit goûter. Sans s'informer si la route qu'ils suivoient tous deux l'éloignoit ou la rapprochoit de Massanne, Rose n'étoit occupée que de porter un peu de calme dans l'ame déchirée du berger. C'étoit l'ami de son amie; ce titre seul lui faisoit chérir Némorin comme le plus aimé des frères. Rose lui donnoit ce nom dans les villages où ils arrivoient le soir, et où l'on s'empressoit à l'envi de leur offrir l'hospitalité.

Hilaric suivoit de loin l'aimable Rose, et ne venoit point troubler les entretiens de l'amitié. Après trois jours cependant, il avertit la bergère qu'elle s'éloignoit de plus en plus de son village, que les chemins pour l'y reconduire alloient lui devenir inconnus. Némorin se joignit

au jeune guide pour engager Rose à retourner à Massanne. L'amie d'Estelle n'y consentit qu'après avoir fait jurer au berger qu'il prendroit soin de ses jours.

Demeuré seul, le triste pasteur alla s'enfoncer dans les bois, où il demeura plusieurs semaines, se nourrissant de fruits sauvages, s'occupant sans cesse de sa douleur. Résolu de quitter l'Occitanie, il suivit le premier chemin; et, marchantsans tenir de route, après plusieurs jours qu'il ne comptoit plus, il arriva dans la plaine de Sainte-Eulalie. Là, il s'arrête-épuisé de fatigues, se couche au pied d'un murier, et ses yeux se ferment quelques instans.

Il fut bientôt réveillé par une voix douce et tendre. Cette voix qui n'étoit pas inconnue à Némorin s'exprimoit ainsi :

VOUS qui loin d'une amante  
Comptez chaque moment,  
Vous qui d'une inconstante  
Plorez le changement,

Votre destin funeste  
 Pour moi seroit un bien :  
 L'espoir au moins vous reste ;  
 Il ne me reste rien.

J'AYMOIS une bergère,  
 Je possédois son cœur ;  
 Mais , hélas ! sur la terre  
 Il n'est point de bonheur ;  
 Il ressemble à la rose ,  
 Qui s'ouvre au doux zéphyr ;  
 Le jour qu'elle est déclose  
 On la voit se flétrir.

L'OBJET de ma tendresse  
 A subi le trépas :  
 Beauté, grace, jeunesse,  
 Ne la sauvèrent pas.  
 Je vais bientôt la suivre  
 Dans la nuit du tombeau ;  
 Le lierre ne peut vivre  
 Quand on coupe l'ormeau,

Némorin , touché de ces accens , s'avança vers le lieu d'où ils partoient. Il aperçut un berger couché sur le gazon, la tête appuyée sur sa main , et les yeux baignés de larmes. A peine l'a-t-il envisagé qu'il reconnoit Isidore ; Isidore, son

ancien compagnon , le premier ami de son enfance , à qui Némorin n'avoit pu dire adieu lors de son premier départ de Massanne , et qu'il n'avoit plus retrouvé dans ce village quand Estelle l'y avoit ramené.

Les deux bergers en se voyant se précipitent dans les bras l'un de l'autre, ils restent long - temps embrassés ; ils se regardent ensuite , devinent mutuellement leurs maux ; et sans se parler ils se plaignent.

Némorin rompit le silence. Ami , dit-il , je le vois , nous souffrons pour la même cause, l'amour. . . . Ah ! s'écrie Isidore , ne parle que de l'amitié.

A ce mot, il se jette de nouveau dans le sein de son ami. Cependant, pressés de s'apprendre leurs peines, ils vont s'asseoir contre une haie de troène qui s'élevait au dessus de leurs têtes ; et Némorin commence le récit de tout ce qu'il a souffert.

Il versa des larmes , il en fit répan-



dre. Isidore les interrompt pour raconter ses infortunes.

Tu connois mes premiers malheurs ; tu sais que , privé de mes parens dès le berceau , j'étois élevé chez le pasteur de Massanne , ce bon et sage Casimir , que les pauvres pleurent toujours , et que les riches n'ont point remplacé. Il mourut le même jour où , pour la première fois , tu quittas notre village. Avant d'expirer , il me dit ces paroles :

Mon fils , vous êtes d'un sang noble ; mais vous ne possédez rien. Votre père , mon meilleur ami , me confia votre enfance. J'ai tâché de vous inspirer des vertus : c'est le seul héritage qu'un pasteur puisse laisser. J'y joindrai pourtant ce peu d'or que j'épargnai , non sur les pauvres , mais sur moi-même. Achetez-en un troupeau si vous voulez continuer la douce vie des bergers. Si le sang dont vous sortez vous inspire d'autres desirs , allez combattre pour notre bon roi , et

que votre valeur vous rende tout ce que vous ôta la fortune. Dans ces deux parties , mon cher fils , n'oubliez jamais la vertu , et songez quelquefois à ma tendresse.

En disant ces mots , il expira. Je ne te peindrai point ma douleur ; tu vois mes larmes couler au seul nom de Casimir.

Dès le lendemain , je quittai Massanne qui me sembloit un désert. Après t'avoir inutilement cherché , je résolus d'aller à Montpellier demander une épée à ce jeune héros , à ce fameux Gaston de Foix qui tenoit alors nos états. Je descendis vers l'antique ville de Sauve , je suivis les bords du Vidourle , et j'arrivai dans le vallon charmant où Saint-Hippolyte est bâti. Enchanté du paysage qui m'environnoit , j'allai m'asseoir au bord de l'eau ; je m'appuyai contre un vieux saule , pour rassasier mes yeux du spectacle qui les ravissoit.

Nous étions alors aux premiers jours du printemps ; toute la prairie étoit émaillée de fleurs ; les tilleuls , les lau-



riers, les tubépins, embaumoient l'air ;  
 mille oiseaux se caressoient sur leurs  
 branches ; les taureaux, les beliers pour-  
 suivoient les génisses et les brebis sur  
 l'herbe humide de rosée ; le zéphyr agi-  
 toit à-la-fois les arbres et les flots argen-  
 tés. Ce doux murmure des ondes mêlé  
 au doux bruit du feuillage, aux accens  
 du rossignol, aux bélemens des trou-  
 peaux, portoit dans mon âme un trouble  
 involontaire ; et j'écoutois, hors de moi,  
 cette chanson des bergères que j'enten-  
 dois dans le lointain :

VOICI venir le doux printemps,  
 Allons danser sous la condrette ;  
 La nature a marqué ce temps  
 Pour que le plaisir eût sa fête.  
 Ah ! craignons de perdre un seul jour  
 De la belle saison d'amour.

DE l'eau qui court sur les cailloux  
 L'agréable et tendre murmure,  
 Le bruit si léger et si doux  
 Du zéphyr et de la verdure,  
 Tout dit : Craignez de perdre un jour  
 De la belle saison d'amour.

LE pinson dans ces bosquets verts,  
 Sur cet ormeau la tourterelle,  
 L'alonette au milieu des airs,  
 Le grillon sous l'herbe nouvelle,  
 Chantent : Craignez de perdre un jour  
 De la belle saison d'amour.

HÉLAS ! hélas ! ce beau printemps,  
 Qui quelques jours à peine dure,  
 Ne revient point pour les amans,  
 Comme il revient pour la nature.  
 Craignez, craignez de perdre un jour  
 De la belle saison d'amour.

Au milieu de la rêverie qui occupoit  
 tous mes sens, un doux sommeil vint me  
 surprendre. A peine mes yeux s'étoient  
 fermés que tu m'apparus en songe. Oui,  
 Némorin, je te vis avec ce même habit  
 que tu portes, avec ce mouchoir de soie  
 bleue négligemment noué sous ton men-  
 ton. Tu t'appuyois sur ta houlette, tu  
 fixois sur moi des yeux pleins de larmes.

Fuis, malheureux, me dis-tu ; fuis,  
 il en est temps encore. Dans un instant  
 tu ne le pourras plus. C'est ici que l'a-

mour l'attend. Isidore, que je te plains ! tu ne le connois pas, ce redoutable amour ; ah ! puisses-tu ne le pas connoître ! puisses-tu ne jamais sentir les maux que cause l'absence, les pleurs que fait verser la crainte, et les tourmens de la jalousie, et les chagrins sans motif, et l'injustice des soupçons ! Isidore, mon cher Isidore, je suis moi-même un triste exemple des malheureux que fait l'amour. Tremble de devenir plus à plaindre que moi ; tremble. . .

À ces mots tu disparois. Je me réveille aussitôt, baigné d'une sueur froide ; j'entends non loin de moi des cris ; j'aperçois deux jeunes bergères, pâles, tremblantes, éperdues, près de tomber dans le fleuve pour éviter un taureau furieux. Je me lève ; je vois le terrible animal bondir le long du rivage, la tête basse, l'œil à demi fermé, présentant deux cornes menaçantes, et jetant des flots d'écume de ses naseaux tout fumans.

Accoutumé dès l'enfance à terrasser

les taureaux, je cours à lui, je l'excite, et l'animal vient à moi. Affermi sur mes pieds, j'attends le moment où il baisse le front pour m'atteindre ; je m'élançe à ses deux cornes ; et, pesant sur l'une en élevant l'autre, je le renverse sans effort. Le taureau tombe et roule dans le fleuve. Au bruit de sa chute, les deux bergères se retournent. Rassurées en voyant le taureau gagner à la nage l'autre rive, elles reviennent me remercier du service que je leur ai rendu.

O mon ami, ce seul instant décida du sort de ma vie. Adélaidé, ainsi s'appeloit la plus jeune de ces bergères, avoit à peine seize ans. La douceur et la grace se peignoient dans ses traits. Sa beauté, dont l'éclat frappoit d'abord, sembloit ensuite emprunter ses charmes de sa bonté, de sa candeur : en la regardant on l'admiroit ; dès qu'elle vous jetoit un coup-d'œil, on l'aimoit sans songer qu'elle étoit belle.

Delphine, sa sœur aînée, me fit, je



crois, quelques questions. A peine je l'entendis; Adélaïde m'occupoit tout entier. Lorsque je voulus répondre, ma langue resta glacée; un tremblement me saisit; je balbutiai quelques mots sans suite. Delphine s'aperçut de mon trouble; elle parla bas à sa sœur: Adélaïde rougit; je sentis moi-même que je rougissois, et mon embarras redoubla.

Les deux sœurs me quittèrent; je n'osai les suivre. Elles s'arrêtèrent à peu de distance, et se mirent à cueillir des narcisses. Delphine choisissoit les plus beaux: Adélaïde les prenoit au hasard; quelquefois même, toute pensive, elle laissoit échapper ceux qu'elle avoit déjà cueillis, et coupoit l'herbe au lieu de la fleur.

Delphine, moins distraite que sa sœur, l'avertit bientôt que l'heure de la retraite étoit venue. Adélaïde se le fit répéter. Toutes deux prirent le chemin d'un château environné de tourelles, bâti sur le haut d'un mont. Un chévrier

m'apprit que ce fort château étoit celui d'Aguzan, qu'il appartenoit à un vieux chevalier, le plus riche, le plus puissant de la contrée, veuf depuis long-temps, et père de ces deux jeunes beautés.

Accablé de cette nouvelle, je vis sur-le-champ l'abyme de maux où m'alloit précipiter un amour sans espérance. Tout ce que tu m'avois dit en songe revint s'offrir à mon esprit. Effrayé des malheurs qui m'attendoient, je voulus fuir; je repris ma route, et je ne pus jamais passer au-delà du saule où je m'étois endormi. Assis à cette même place, les yeux fixés sur l'endroit où je l'avois vue, m'efforçant de songer à moi et ne pouvant songer qu'à elle, j'attendis le lendemain.

Tant que la nuit dura, je me promis de partir au point du jour. Dès que l'aurore eut brillé, je résolus d'attendre le soir. Je parcourus la prairie en cherchant les fleurs qu'elle avoit laissé tomber; je palpitois de joie en les retrouvant.



vant ; je les couvrois de baisers. Plus riche de ce trésor que de tous les biens de la terre , j'allai me rasseoir au pied du saule , où je chantai ces paroles :

BEAUX narcisses , qu'une bergère  
Qui vous égaloit en blancheur  
Laisa dans ce pré solitaire ,  
Devenez à jamais ma fleur.

DEPUIS que cette main chérie  
Vous a touchés , vous a cueillis ,  
Vous effacez roses et lis ;  
Vous êtes rois dans la prairie.

BELLES fleurs , ma seule richesse ,  
Je veux jusqu'à mon dernier jour  
Vous voir , vous respirer sans cesse ,  
Et m'enivrer ainsi d'amour.

PARER le sein de cette belle  
Seroit un destin plus flatteur ;  
Mais , en reposant sur mon cœur ,  
Vous serez toujours auprès d'elle.

En finissant ces derniers mots , j'entendis du bruit ; je retournai la tête , et j'aperçus Adélaïde avec Delphine. Je

me levai pour les saluer ; je cachai mes fleurs dans mon sein , et feignais de vouloir m'éloigner : mais Delphine m'arrêta :

Berger , dit-elle , c'est à nous de fuir , si nous interrompons vos chansons. Mes chansons , répondis-je en tremblant , n'intéressent ici personne. Pardonnez à un étranger de s'être oublié dans ces lieux charmans.

Vous pouvez y demeurer sans crainte , me dit alors Adélaïde ; ces prés appartiennent à mon père ; et nous vous devons assez pour ne pas vous regarder comme étranger.

En disant ces mots , son front se colore ; elle jette à Delphine un regard timide ; comme pour demander l'approbation de ce qu'elle m'avoit dit. Je voulus répondre , je ne le pus jamais. Delphine eut pitié de mon embarras ; elle me demanda mon nom , ma patrie , quel motif me conduisoit à Saint-Hippolyte. Je n'hésitai pas à lui raconter qu'ayant

perdu le bon Casimir, j'étois sans ami, sans asyle, et que j'allois me faire soldat dans les troupes de Gaston de Foix. Delphine me détourna de ce dessein; Adélaïde ajouta que Casimir n'étoit pas le seul qui sût aimer la vertu malheureuse.

Dans ce moment, un bruit de cors fit retentir la prairie. Bientôt arrive une meute conduite par plusieurs valets; au milieu d'eux, un vieillard d'une physionomie grave et noble, armé d'une longue arbalète, donnoit l'ordre à tous les chasseurs.

Il parut d'abord étonné de trouver ses filles dans la prairie; mais Delphine s'élança à son cou, lui souhaite une heureuse chasse, et l'assure qu'elles ne se sont levées si matin que pour s'occuper de ses intérêts.

Depuis quelque temps, dit-elle, vous cherchez un premier berger; en voici un des Cévennes, où les pasteurs sont si renommés. C'est moi qui réponde de lui;

vous ne le refuserez pas quand vous saurez ce qu'il fit pour nous.

Delphine raconte alors le péril dont je l'avois sauvée. Le vieux Aguzan m'interroge; je répète en rougissant ce que j'avois dit à sa fille. Le vieillard me prend à son service, me tend la main en signe d'amitié, et charge un de ses veneurs de me conduire aux bergeries.

En m'éloignant, je rencontrai les yeux d'Adélaïde. Ce seul coup-d'œil acheva de m'ôter ma faible raison. Je courus m'emparer du troupeau. Dès le lendemain je le conduisis dans cette belle prairie devenue si chère à mon cœur. Adélaïde y vint encore: j'osai l'aborder, j'osai lui parler; elle me répondit avec cette douceur, cette grâce, cette modestie, qui épurent l'amour en même temps qu'elles l'augmentent, et font de la plus ardente des passions la plus aimable des vertus.

Adélaïde me parla de mon sort, forma des vœux pour mon bonheur, m'ins-

truisit des moyens de plaire à son père. Je sus les mettre en usage. Au bout de quelques semaines, j'étois le favori du vieillard. Je présidois à la ferme, aux troupeaux, à la maison. Adélaïde me félicitoit; et je ne pouvois lui répondre, je ne pouvois lui parler à mon gré de mon bonheur, de ma reconnaissance. Dans la crainte d'en trop dire, je n'en disois pas assez. Le respect que m'inspiroit sa présence étoit plus grand que mon amour.

Nos douces conversations devinrent de plus en plus fréquentes. Adélaïde et Delphine se rendoient tous les matins à la prairie; j'étois au château le reste de la journée. Jamais je ne prononçois le nom d'amour, et cependant Adélaïde étoit bien sûre que je l'adorois; jamais elle ne me dit un mot que son père n'auroit pu entendre, et j'étois certain d'être aimé d'elle.

Enfin j'osai lui déclarer ma naissance; cet aveu fit plaisir à son cœur. Un rayon

d'espoir entra dans nos âmes. Insensés que nous étions!

Un jour, plus tard qu'à l'ordinaire, Adélaïde vint à la prairie. Elle étoit triste; son visage n'avoit plus ces couleurs brillantes qui la faisoient ressembler à la pomme vermeille. Ses yeux avoient perdu leur éclat; ses mains trembloient en pressant les miennes. Mon ami, me dit-elle d'une voix foible, hier au soir mon père nous annonça que, pour procurer à ma sœur le parti le plus brillant de la province, il avoit décidé que je prendrois le voile. Delphine a fait un cri d'horreur. Elle s'est jetée aux pieds de mon père, elle l'a supplié de rompre un hymen qui nous rendroit toutes deux malheureuses. Mon père l'a repoussée; irrité de ses prières et de mon silence, il m'a déclaré d'un ton terrible que dès demain il me conduiroit au couvent d'Anduze, d'où je ne sortirois plus. Les larmes, les cris de ma sœur n'ont fait qu'allumer sa colère. Son ambition est



flattée d'avoir pour gendre le comte d'Assier; et la tendresse qu'il avoit pour moi est immolée à cette ambition.

Mais je n'irai point au couvent. Le trouble, l'effroi que j'ai ressenti, la fureur où j'ai vu mon père, m'ont causé un saisissement qui doit avoir des suites funestes. Une fièvre ardente m'a consumée toute la nuit; ma tête et mes entrailles brûlent; je peux à peine me soutenir. La certitude où je suis de succomber à mes maux me les a fait surmonter pour venir te voir encore, pour venir dire le dernier adieu à cette belle prairie, asyle de nos amours. Mon cœur s'attendrit en la regardant; mes larmes coulent en fixant là-bas ce vieux saule où pour la première fois. . . . Ah! mon cher Isidore, emmène-moi d'ici, j'y regretterois trop la vie.

En disant ces mots, je la sens défaillir. Je la soutiens, je l'appelle; elle ne me répond plus. Je la porte évanouie jusques au château, où ses femmes la mettent au lit.

En peu de temps le mal fut à son comble. Le vieux Aguzan voulut que je soulageasse Delphine dans les soins qu'elle rendoit à sa sœur. Graces à cet ordre si cher, je ne quittai plus Adélaïde. Toujours occupé de la servir, sans cesse à genoux au pied de son lit, tandis que Delphine étoit au chevet, nous passâmes ainsi neuf jours et neuf nuits, versant des pleurs dès qu'Adélaïde reposoit un seul moment, et composant notre visage aussitôt qu'elle nous regardoit. Ah! mon ami, que ces joies feintes sont douloureuses! Que nous avons souffert, Delphine et moi, en cachant nos larmes sous un air riant, en affectant une espérance qui n'étoit pas dans nos cœurs! La mort, la mort que nous redoutions tant pour Adélaïde, eût été cent fois plus douce pour nous que ce supplice continuel.

Cependant le vieux Aguzan, touché du danger de sa fille, avoit envoyé chercher des secours à Montpellier. Le mé-

decin attendoit le onzième jour pour nous prononcer notre arrêt. Il vint, ce onzième jour : le médecin nous abandonna ; je tombai sans mouvement en le voyant partir.

Revenu à moi, j'allai prendre ma place auprès du lit d'Adélaïde. Elle ne connoissoit personne ; le délire l'égaroit depuis trois jours. Elle me fixa cependant ; et me regardant avec ce rire affreux qui fait couler les larmes des indifférens :

Je suis guérie, me dit-elle ; j'épouse demain Isidore ; demain je deviendrai la femme du plus aimable des époux. Après cela je mourrai, je l'ai promis. Je veux que vous soyez à mes noces, et que vous mouriez avec moi.

En prononçant ces paroles insensées, elle me tendit la main : mais, son père ayant paru, elle me repoussa loin d'elle, prononça le nom de couvent, et son délire fut de désespoir.

Le mal sembla diminuer aux approches de la nuit. C'étoit la douzième que

Delphine et moi nous passions sans que nos yeux se fussent fermés. Delphine fit retirer son père ; accablée de fatigue, elle se jeta sur un lit de repos où le sommeil, malgré sa douleur, s'empara bientôt de ses sens. Toutes les femmes, tous les valets d'Adélaïde étoient endormis. Je veillois seul dans sa chambre. Elle étoit calme ; accablée par la force du mal, elle reposoit ou sembloit reposer. Je la considérai long-temps : je contemplai ce visage, le plus beau de la nature peu de jours auparavant, maintenant rouge, allumé, couvert d'une peau tendue ; cette bouche, l'asyle des amours, d'où ne sortoient jamais que des paroles de bonté ou de tendresse, exhalant une haleine brûlante et précipitée. Je voulus la respirer ; j'eus l'espoir de prendre son mal et de mourir avec elle. J'approchai doucement ma tête de la sienne, je me plaçai sur son chevet, et je recueillis avec un affreux plaisir le souffle qui sortoit de son sein.

L'espace de bonheur dont je jouissois



en me trouvant appuyé sur le même chevet qu'Adélaïde, la fatigue extrême et les veilles des jours précédens, me firent succomber malgré moi, non au sommeil, mais à un accablement profond qui m'ôta l'usage de mes facultés. Toutes mes forces étoient épuisées, tous mes sens étoient émoussés; à force d'avoir souffert, je ne sentoï plus mes maux, et j'éprouvois ce repos horrible que donne l'anéantissement. Mes yeux cependant ne se fermèrent pas, mes yeux ne se détachèrent point d'elle, puisque je crus la voir, et je la vis en effet tourner la tête, me regarder, se soulever doucement, s'appuyer avec peine sur son coude; et, fixant ses regards sur moi, elle me dit ces paroles, qu'il me semble encore entendre :

Mon bien-aimé, je vais vous quitter, je vais vous quitter pour toujours. Je vous remercie de m'avoir aimée; vous avez rendu heureux tout le temps de ma vie où je vous ai connu. Je meurs, mon ami; mais je suis bien sûre que je ne

mourrai point dans votre cœur, et qu'une autre n'y prendra jamais ma place. Pour moi, si, comme je l'espère, on peut aimer encore après la mort, mon ame, en attendant la vôtre, s'occupera toujours de vous, suivra vos pas, vous environnera sans cesse, sera le témoin assidu de vos actions, de vos sentimens. Pensez-y toutes les fois que vous pleurerez votre amie; vos larmes en seront moins amères. Adieu, adieu, mon ami; ma mort n'est point douloureuse, puisque je meurs presque entre vos bras. Elle seroit plus douce encore si je pouvois vous dire: Adieu, mon époux. Recevez ce titre, mon bien-aimé; je vous le donne en ce moment; j'en prends à témoin Dieu qui nous voit toujours, et la mort qui est sur ma tête. La voilà, je la sens. Recevez vite, mon époux; cet anneau que je porte depuis mon enfance, et que je vous donne en gage de ma foi. Recevez encore ce baiser de votre épouse; c'est le premier et le dernier qu'elle ait donné.



A ces mots, je sentis ses lèvres se poser doucement sur mon front, et une larme brûlante tomber de ses yeux sur ma joue. Je revins aussitôt à moi; je la regarde. . . . elle n'étoit plus. Elle n'étoit plus, Némorin; et je me trouvai l'anneau qu'elle avoit porté dès l'enfance, et je sentis sur mon visage la larme brûlante tombée de ses yeux. . . .

Je me lève, je m'écrie, je la nomme mon épouse, je la presse contre mon cœur. Delphine éveillée veut en vain me calmer; je repousse loin de moi Delphine. Elle redouble ses efforts, elle craint l'arrivée de son père; elle commande aux valets qui accourent de m'arracher du corps de sa sœur. On me saisit, on veut m'emporter; je me jette, je m'attache à la terre; je me traîne jusqu'à ce lit, contre lequel je frappe ma tête; mon sang se mêle à mes pleurs et ruisselle sur mon visage. Delphine me demande à genoux de la suivre hors de cette chambre. Elle me fait sortir du château; et, craignant la fureur de

son père instruit par tant de témoins, elle exige de moi le serment de m'éloigner de ce lieu de douleur. Je le lui devois ce serment. J'allai me cacher dans les bois voisins, accablé d'une douleur stupide, incapable d'avoir une idée, errant la nuit dans les cavernes, en poussant des cris affreux, en appelant Adélaïde, et me couchant tout le jour le visage contre la terre pour ne plus voir le soleil.

Enfin je sortis de ces bois. J'allai de village en village, me plaignant par-tout de mes maux, demandant du pain qu'on me donne comme à un malheureux insensé. J'appris hier que les Espagnols nous avoient déclaré la guerre, qu'ils parcouraient notre patrie, le fer et la flamme à la main. Je les cherche pour qu'ils me tuent.

Voilà quel est mon sort, ami: crois-moi, pleure Adélaïde, mais ne cherche pas à me consoler.

TEL fut le récit d'Isidore. Némorin, sans lui répondre, le presse long-temps

dans ses bras. Résolus de ne plus se quitter, les deux infortunés se lèvent, et vont se remettre en marche, lorsqu'un bruit qu'ils entendent derrière la haie contre laquelle ils étoient assis leur fait tourner les yeux de ce côté. Ils apperçoivent un guerrier debout qui fixoit sur eux des yeux attendris.

Ce guerrier, à peine âgé de dix-neuf ans, étoit d'une taille haute et svelte; son visage doux et beau avoit toutes les graces de la jeunesse; ses longs cheveux noirs tombaient en tresse sur son armure; son casque étoit à ses pieds; une écharpe blanche, semée de fleurs-de-lis d'or, soutenoit sa riche épée. Tout annonçoit qu'il étoit prince; et ses yeux, ses traits, son air de grandeur, de courage et de bonté, disoient que c'étoit un héros.

Les deux pasteurs saisis de respect se retiroient en silence, quand le prince s'avançant vers eux:

Demeurez, bergers, leur dit-il; je n'aime à voir fuir devant moi que les ennemis de la France. Caché parmi ces

arbustes, je viens d'entendre vos discours; j'ai donné des larmes à vos malheurs. Je vous demande d'accepter de moi toutes les consolations que mon amitié peut offrir. Je suis né prince, mais je suis homme; et mon cœur rapproche de moi tous ceux que ma fortune en éloigne. Rassurez-vous donc, pasteurs; et daignez avoir confiance aux paroles de Gaston de Foix.

A ce grand nom de Gaston, les deux bergers mirent un genou en terre. Gaston, neveu de Louis XII, étoit gouverneur de l'Occitanie; sa justice et sa bonté le rendoient cher à toute la province. Il n'étoit pas un berger qui n'eût entendu parler de Gaston; tous savoient que c'étoit à lui qu'ils devoient le bonheur dont ils jouissoient. La mère qui chaque matin enseignoit à son enfant à remercier l'Être suprême lui apprenoit en même temps à bénir le nom de Gaston.

Le prince se hâta de relever les bergers. Que je me sais gré, leur dit-il, de m'être éloigné de mon camp pour respirer ici la fraîcheur du matin! Hier



j'ai secouru deux infortunés; Dieu m'en donne la récompense en m'en adressant deux autres.

A ces mots, il tend la main aux bergers, qui la baignent de leurs larmes. Ne me quittez plus, ajouta Gaston; venez avec moi défendre vos frères. Le vertueux Louis, jugeant du cœur des rois par le sien, a pensé que les traités étoient plus sûrs que les conquêtes; il est puni de sa confiance. Le perfide roi d'Aragon vient d'envoyer une armée sous la conduite du vaillant Mendoze. La moitié du Languedoc est ravagée; Mendoze est déjà sous les murs de Nismes. Je vais mourir ou les défendre. Suivez-moi, braves pasteurs; changez vos houlettes contre des lances; et que la gloire de servir utilement la patrie vous console d'avoir en vain servi l'amour.

Il dit: les deux bergers, décidés à ne plus quitter le héros, prennent avec lui la route de son camp.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.





Arretez : le péril ne seroit plus égal ,

## LIVRE SIXIÈME.

O GRANDEUR, que tu es belle, quand la vertu te rend utile ! Que le spectacle de l'homme puissant occupé de secourir ses frères est doux pour une ame sensible ! Combien de fois j'en ai joui ! combien j'ai vu d'infortunés environner en pleurant celui qui finissoit leurs peines ; celui qui, né dans la pourpre royale, abandonne son palais pour voler à leur chaumière, pour la rétablir si elle est détruite, pour y ramener l'abondance ! Je le vois tous les jours, ce mortel bienfaisant, parcourir ses immenses domaines, et choisissant pour s'y rendre l'instant où le pauvre a besoin de lui. Là, où l'hiver est plus rigoureux, où le feu vient d'exercer son ravage, où des fleuves débordés ont emporté l'espoir du laboureur, c'est là qu'il faut sûrement l'attendre. Occupé de suivre le malheur, il arrive presque

aussitôt que lui pour en effacer les traces. Il paroît, et le pauvre est riche, l'infortuné sèche ses larmes, l'opprimé rentre dans ses droits. C'est pour eux qu'il aime son rang, c'est pour eux qu'il a des richesses. Sa récompense est son bienfait même, sur-tout quand il reste ignoré. Ah ! que sa modestie se rassure ; mon respect et mon amour m'empêcheront de le nommer.

Isidore et Némorin, guidés par l'aimable prince qui s'intéressoit à leur sort, suivoient en silence la route de son camp ; lorsque le jeune Gaston, pour les distraire de leurs maux, les entretient de leur patrie, des avantages qui la distinguent des autres états de Louis, et de cette ville célèbre où tous les ans les troubadours vont disputer l'églantine d'or, la violette, le souci, qui sont le prix du génie. Le prince ignoroit l'origine de cet usage fameux ; Némorin, pour la lui apprendre chante la romance de Clémence Isaure.

## CLÉMENCE ISAURE,

## ROMANCE.

A TOULOUSE il fut une belle ;  
Clémence Isaure étoit son nom :  
Le beau Lautrec brûla pour elle,  
Et de sa foi reçut le don.  
Mais leurs parens trop inflexibles  
S'opposoient à leurs tendres feux :  
Ainsi toujours les cœurs sensibles  
Sont nés pour être malheureux.

ALPHONSE, le père d'Isaure,  
Veut lui donner un autre époux,  
Fidelle à l'amant qu'elle adore,  
Sa fille tombe à ses genoux :  
Ah ! que plutôt votre colère  
Termine des jours de douleur !  
Ma vie appartient à mon père,  
A Lautrec appartient mon cœur.

LE veillard, pour qui la vengeance  
A plus de charmes que l'amour,  
Fait charger de chaînes Clémence,  
Et l'enferme dans une tour :  
Lautrec, que menaçoit sa rage,  
Vient gémir au pied du donjon,  
Comme l'oiseau près de la cage  
Où sa compagne est en prison.



UNE nuit, la tendre Clémence  
 Entend la voix de son amant ;  
 A ses barreaux elle s'élançe,  
 Et lui dit ces mots en pleurant :  
 Mon ami, cédonz à l'orage ;  
 Va trouver le roi des Français :  
 Emporte mon bouquet pour gage  
 Des sermens que mon cœur t'a faits.

L'ÉGLANTINE est la fleur que j'aime ,  
 La violette est ma couleur,  
 Dans le souci tu vois l'emblème  
 Des chagrins de mon triste cœur.  
 Ces trois fleurs que ma bouche presse  
 Seront humides de mes pleurs ;  
 Qu'elles te rappellent sans cesse  
 Et nos amours et nos douleurs.

ELLE dit, et par la fenêtre  
 Jette les fleurs à son amant ;  
 Alphonse, qui vient à paroître,  
 Le force de fuir tout tremblant.  
 Lautrec part : la guerre commence,  
 Et s'allume de toutes parts ;  
 Vers Toulouse l'Anglais s'avance,  
 Et brûle déjà ses remparts.

SUR ses pas Lautrec revient vite :  
 A peine est-il sur le glacis,  
 Qu'il voit des Toulousains l'éclite  
 Fuyant devant les ennemis.

Un seul vieillard résiste encore ,  
 Lautrec court lui servir d'appui ,  
 C'étoit le vieux père d'Isaure :  
 Lautrec est blessé près de lui.

HÉLAS ! sa blessure est mortelle ;  
 Il sauve Alphonse et va périr.  
 Le vieillard fuit ; Lautrec l'appelle,  
 Et lui dit avant de mourir :  
 Cruel père de mon amie ,  
 Tu ne m'as pas voulu pour fils ;  
 Je me venge en sauvant ta vie ,  
 Le trépas m'est doux à ce prix.

EXAUCE du moins ma prière :  
 Rends les jours de Clémence heureux ;  
 Dis-lui qu'à mon heure dernière  
 Je t'ai chargé de mes adieux.  
 Reporte-lui ces fleurs sanglantes ,  
 De mon cœur le plus cher trésor,  
 Et laisse mes lèvres mourantes  
 Les baiser une fois encor.

EN disant ces mots il expire.  
 Alphonse, accablé de douleur,  
 Prend le bouquet, et s'en va dire  
 A sa fille l'affreux malheur.  
 En peu de jours la triste amante,  
 Dans les pleurs terminant son sort,  
 Prit soin, d'une main défaillante,  
 D'écrire un testament de mort.



ELLE ordonna que chaque année,  
 En mémoire de ses amours,  
 Chacune des fleurs fût donnée  
 Aux plus habiles troubadours.  
 Tout son bien fut laissé par elle,  
 Pour que ces trois fleurs fussent d'or :  
 Sa patrie, à son vœu fidelle,  
 Observe cet usage encor.

Némorin achevoit sa romance, lorsqu'ils arrivèrent au camp du héros. Les deux pasteurs s'arrêtèrent à cette vue. Ces faisceaux de lances brillantes, ces pavillons dont les banderoles flottoient dans les airs, ces drapeaux, ces étendards, tout cet appareil guerrier les remplissoit d'admiration. Le prince s'en aperçut :

Bergers, leur dit-il, voilà nos cabanes ; elles sont moins paisibles que les vôtres ; mais l'amour les habite aussi. Au milieu du tumulte des armes, nous soupîrons ici comme vous, et comme vous nous sommes fidèles.

Comme il parloit, il voit venir au-devant de lui les principaux chefs de

l'armée, le brave Narbonne, le jeune Bernis, le prudent Crussol, l'aimable Duroure. Ces vaillans guerriers, dont les nobles aïeux furent l'honneur de l'Occitanie, amènent à leur général un soldat de la garnison de Nismes, blessé et haletant de fatigue. Ce soldat remet à Gaston une lettre de Talleyrand, le gouverneur de la ville, et raconte que, poursuivi par les Espagnols, dont il a traversé le camp, il a reçu deux coups d'arbalète qui n'ont pas arrêté sa course. Le prince comble de ses dons le soldat, et commande à Némorin de prendre soin de ses blessures.

Le berger n'avoit pas besoin de cet ordre ; il a reconnu ce jeune envoyé : c'est Hilaric ; c'est l'aimable enfant qui conduisit Estelle au beau vallon. Némorin l'embrasse mille fois. Dès que ses blessures sont pansées, il lui demande quels événemens l'ont fait sortir de sa patrie, depuis quel temps il a quitté Massanne : il n'ose prononcer le nom

d'Estelle, mais il multiplie ses questions sur tout ce qui a rapport à cette bergère.

Tu ignores donc nos malheurs, lui répondit Hilaric. Un détachement de l'armée espagnole a pénétré dans nos retraites, ravagé nos biens, brûlé nos maisons. . . .

Que dis-tu ? s'écria Némorin : et tu ne parles pas d'Estelle ?

Elle a fui, répond Hilaric, avec la plupart de nos habitans. Estelle, Méric, Marguerite, le vieux Raimond, Rose et moi, nous sommes venus chercher un asyle dans les murs de Nismes. Mais le terrible Mendoze est arrivé dès le lendemain ; Mendoze a bloqué la ville. Notre gouverneur va manquer de vivres; il a fait demander un soldat qui voulût tenter de passer à travers le camp espagnol, pour porter une lettre à Gaston ; je me suis offert. J'ai réussi, et votre prince est instruit que, s'il tarde encore deux jours, Nismes est forcé de se rendre. Ainsi parla le jeune Hilaric. Némorin

lui fait répéter qu'Estelle est échappée à tous les dangers. Il apprend avec un plaisir mêlé d'amertume que Méric n'est occupé que du bonheur de son épouse ; qu'il a plusieurs fois exposé sa vie pour la défendre dans sa fuite, et que, depuis son arrivée à Nismes, aucun soldat n'a montré plus de zèle, plus de valeur que Méric.

Pendant que Némorin applaudissoit aux qualités de son rival, Gaston assembloit son conseil de guerre, et déci-  
doit la bataille contre Mendoze. Tous les obstacles sont prévus, toutes les heures sont calculées ; mais il étoit important d'envoyer cette nuit même au gouverneur de la ville, afin qu'il préparât une sortie qui devoit assurer la victoire. Hilaric blessé ne pouvoit plus retourner à Nismes. Il falloit qu'un autre envoyé fit avant le jour douze lieues, et pût échapper aux gardes ennemies. L'entreprise étoit périlleuse, Némorin se présenta.

Gaston l'embrasse et lui remet une lettre pour Talleyrand. Isidore ne veut point quitter son ami ; tous deux s'armement d'unelance et se mettent en marche aussitôt.

Animés par tous les motifs qui ont du pouvoir sur les ames ardentes , les deux amis franchissent en six heures le long espace qu'ils ont à parcourir. Le premier crépuscule ne paroissoit point encore qu'ils étoient près du camp espagnol. Pour l'éviter ils prennent un circuit, et vont gagner le côté de la ville qu'ils croient le moins gardé.

Mais le prudent Mendoze, qui craignoit d'être surpris par Gaston, avoit couvert tout le pays de grandes gardes. Les malheureux bergers s'avançoient derrière une longue haie qui leur déroboit la vue d'un poste des ennemis. Tout-à-coup ils sont vis-à-vis ce poste, et se voient enveloppés par huit soldats qui leur crient de se rendre. Isidore perce de sa lance le premier qui s'offre à ses

coups ; Isidore tombe noyé dans son sang. Némorin veut le défendre, il reçoit une large blessure ; et tandis qu'il s'efforçoit de relever son compagnon, on se jette sur lui, on le désarme.

Ami, lui dit Isidore, félicite-moi : je meurs ; je vais rejoindre Adélaïde. Mon seul regret est de te laisser dans le péril qui te menace ; ma seule peine... Il ne peut achever, il expire. Les Espagnols entraînent Némorin, qui demande à être conduit au général.

Arrivé devant Mendoze, environné de toutes parts, il tire la lettre de Gaston ; et regardant l'Espagnol avec respect et courage : Seigneur, dit-il, j'ai juré de souffrir la mort plutôt que de vous livrer ce billet. Ouvrez donc mon sein pour le lire.

En prononçant ces mots, il déchire la lettre et en avale les morceaux.

Aussitôt un cri général se fait entendre, et mille glaives sont levés sur Némorin. Mendoze les écarte tous :



Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, braves Castillans; respectez une belle action que vous auriez faite sans doute. Le courage sans défense fut toujours sacré pour les Espagnols. Et toi, jeune et vaillant soldat, retourne vers celui qui t'envoie; dis-lui que ma vigilance a dû te fermer le chemin de Nismes, mais que, sans daigner être inquiet de ses desseins mystérieux, Mendoze lui propose un moyen de délivrer la ville assiégée. Qu'en présence de nos deux armées il entre dans la lice avec moi seul. S'il est vainqueur, le siège sera levé; je lui en donne ma foi: s'il est vaincu, je lui demande sa parole que la ville me sera rendue.

Après ces mots, il fait panser la Mesure de Némorin, et commande une escorte pour le reconduire.

Némorin, pénétré d'admiration pour Mendoze, mais désolé d'avoir manqué son entreprise, et sur-tout de la perte de son ami, demande au général espagnol qu'on rende au moins à Isidore les hon-

neurs de la sépulture. Après avoir obtenu ce triste bienfait, il se hâte de quitter le camp, et rejoint bientôt Gaston qui s'avançoit d'un pas rapide.

Il arrive, étend son armée dans la belle plaine du Vistre, envoie déclarer à Mendoze qu'il accepte ses conditions, et demande le jour du combat, l'heure, les armes, le lieu. L'Espagnol lui répond: Demain, aux premiers rayons du soleil, avec l'épée et le poignard, en présence des deux armées. La barrière aussitôt se dresse; les deux guerriers se préparent; les deux camps adressent des vœux au ciel.

Dès que l'aurore ouvre l'orient, on voit les remparts de Nismes bordés de soldats. Le sommet des arènes, le faite des temples et des maisons se couvrent d'une multitude de peuple. Les lances espagnoles brillent sur le sommet de la Tourmagne. Différens postes français ou castillans occupent le haut des collines; et les montagnes lointaines sont

garnies des habitans de la contrée, qui lèvent les mains au ciel, en l'implorant pour leur défenseur.

A l'heure marquée, les Espagnols sortent de leur camp. Couverts de brillantes cuirasses qui réfléchissent les feux du soleil, ils marchent en ordre dans la plaine, et déploient avec lenteur leurs bataillons hérissés de dards. Un profond silence règne parmi eux. Immobiles à leur place, occupés seulement d'obéir, ils ne regardent que leurs chefs. La valeur et l'orgueil se peignent sur leurs visages basanés; une gravité noble et farouche tempère leur ardeur guerrière.

Les Français quittent leurs tentes. Leurs légers bataillons courent se ranger vis-à-vis les ennemis. Chefs, soldats sont confondus. L'égalité de courage, la franchise, la gaieté nationale les rendent tous compagnons. Appuyés négligemment sur leurs lances, ils semblent assister à des jeux. Sans haine, comme sans crainte, ils sourient à leurs

ennemis, les avertissent que Gaston est redoutable, et semblent plaindre Mendoze d'avoir provoqué ce jeune héros. Les Castillans frémissent et se taisent. Les Français rient et chantent cette chanson :

GASTON, le sort de la patrie

Est remis à votre valeur;

Songez à votre douce amie

En entrant au champ de l'honneur.

Il est une triple alliance

Qui vous garantit le succès :

On vit toujours d'intelligence

L'amour, la gloire et les Français.

QU'UN ennemi, qu'une coquette,

Tous deux dès long-temps aguerris,

Veillent retarder la conquête

De leur cœur ou de leur pays;

Inutile est leur résistance;

Tous deux conviennent, à la paix,

Qu'on vit toujours d'intelligence

L'amour, la gloire et les Français.

LA belle qui n'est plus sévère

Dès ce moment règne sur nous;

L'ennemi qui cesse la guerre

Nous trouve généreux et doux.

Ceux qu'a vaincus notre vaillance  
Éprouvent tous par nos bienfaits  
Qu'on vit toujours d'intelligence  
L'amour, la gloire et les Français.

Mais bientôt Mendoze paroît sur un coursier d'Andalousie , qui , retenu par la main de son maître , fait voler au loin l'écume dont il blanchit son frein doré. Les pierreries brillent sur ses armes , un panache rouge ombre son casque ; une écharpe de même couleur soutient son glaive étincelant. Il s'avance au pas , d'un air fier , se fait ouvrir la barrière , laisse son coursier à l'entrée , se promène en attendant Gaston.

Ce prince accouroit au galop. Dès plumes blanches flottent sur sa tête ; son armure d'acier poli a plus d'éclat que le diamant. Sur son bouclier l'on voit un chiffre amoureux ; ce même chiffre est brodé sur son écharpe éblouissante. Prompt comme l'éclair , il vole , arrive , s'élançe à terre , salue Mendoze , et demande le signal.

Les trompettes sonnent : les deux ennemis , l'épée d'une main , le poignard de l'autre , s'attaquent avec fureur.

Gaston , plus impétueux que son vaillant adversaire , lui porte dans le même instant quatre coups de pointe , qui sont tous parés. Mendoze à son tour presse Gaston , lui présente l'épée au visage ; et , la rabaissant vivement par dessus le fer de son ennemi , il atteint son flanc : le sang coule.

A cette vue , les Français pâlisent , les Espagnols jettent un cri de joie. Mais l'adroit Gaston , au moment où il est frappé , détourne son corps , rend par ce mouvement sa blessure peu profonde , et déployant son bras gauche , il porte un coup de poignard à la gorge de son ennemi. Le poignard se brise dans la cotte de mailles ; le sang de Mendoze n'en rougit pas moins ses armes , et les Français à leur tour répondent au cri des Castillans.

Gaston n'a plus que son épée , Men-



doze s'en aperçoit et jette aussitôt son poignard : Prince, dit-il, point d'avantage ; que nos armes soient égales aussi bien que notre valeur.

En disant ces mots, il attaque Gaston, et lui porte un coup sur la tête qui fait chanceler le héros. Gaston recule, s'élançe de côté, et, réunissant toutes ses forces, il fait tomber sa tranchante épée sur le casque de l'Espagnol. Le casque brisé roule sur la poussière ; Mendoze lui-même va toucher la terre de sa main gauche, mais il se relève plus terrible. Arrêtez, lui crie Gaston ; le péril ne seroit plus égal.

Il dit, détache son casque, le jette, et continue le combat.

Les deux armées, saisies d'admiration, trembloient toutes deux pour leurs vaillans chefs. Leurs têtes n'étoient plus couvertes que par leur épée, et leurs coups multipliés glaçoient de terreur les plus braves ; quand tout-à-coup on voit arriver un courier qui s'avance vers la

barrière de toute la vitesse de son cheval, et crie aux deux héros de s'arrêter.

A ses cris, à ceux des armées, Mendoze et Gaston surpris interrompent leur combat. Le courier, au nom du roi de France, se fait ouvrir la barrière, et va remettre à Gaston une lettre de Louis. Le prince, après l'avoir lue, jette son épée :

Plus de guerre, s'écrie-t-il ; nos deux monarques cessent d'être ennemis. Germaine, ma sœur, épouse votre maître, et devient le garant d'une paix durable entre Louis et Ferdinand. C'est à moi sur-tout que cette paix est chère, puisque je préfère l'amitié de Mendoze à la gloire même de lui résister.

Il dit. Le héros espagnol, touché de tant de courtoisie, veut baiser avec respect la main du frère de sa reine. Gaston l'embrasse ; et ces deux guerriers sortent de la lice pour aller déclarer la paix.

Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue. Mille cris de joie s'élèvent

— jusqu'aux cieux. Les portes de la ville s'ouvrent ; les habitans viennent offrir leurs maisons aux Français, aux Espagnols. Les deux généraux, se tenant par la main, à la tête des deux armées confondues, entrent ensemble dans Nîmes, au milieu des acclamations. Tous deux sont conduits chez Talleyrand, où leurs blessures sont pansées. Leurs soldats sont distribués chez les citoyens, et la discipline la plus austère empêche qu'aucun désordre ne trouble ce jour d'allégresse.

Némorin, seul infortuné au milieu de tant d'heureux, n'avoit pas quitté Gaston. Dès que ce prince fut retiré dans son palais, le triste Némorin va parcourir la ville, desirant et craignant de rencontrer Estelle. Il n'ose s'informer d'elle, il tremble de prononcer son nom ; mais il demande à tous ceux qu'il voit s'ils ne connoissent point Marguerite. On l'écoute à peine ; on ne lui répond point : soldats, citoyens, étrangers, ne sont occupés que de la joie publique.

Le berger employa tout le jour à son inutile recherche. Le soir il erroit encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l'antique temple de Diane, il se trouve tout-à-coup au milieu d'un cimetière où plusieurs fosses récentes rappeloient les malheurs du siège. Némorin s'arrête dans ce lieu funeste : il s'assied sur une vieille tombe ; et là, les yeux fixés sur cette terre, seul asyle où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d'images funèbres, Némorin écoute en silence les cris d'un hihou solitaire, posé près de lui sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse ; mais il entend à quelques pas des soupirs et des gémissemens. Le berger écoute, lève les yeux, et distingue à travers les ténèbres une femme en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête couverte d'un crêpe. Némorin s'avance vers elle ; il l'entend prononcer ces paroles.



O toi qui possédas de mon cœur tout ce qu'il pouvoit t'accorder, toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n'ai pas fait le bonheur, pardonne, mon digne époux, pardonne-moi de m'être toujours dérobée à ton chaste amour, d'avoir accepté le sacrifice de tes pudiques desirs. Je l'ai dû ; je n'étois pas digne de toi. Tu méritois une épouse dont le cœur t'appartint tout entier ; et le mien ne put jamais éteindre la première flamme dont il a brûlé. Ah ! du moins, si de ta céleste demeure tu lis dans le fond de mon ame, tu ne peux pas douter, mon époux, de la sincérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta tombe doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étoient aussi chers que mon premier amour.

A ces paroles, à ce son de voix, Némorin croit faire un songe ; immobile, hors de lui, il écoute long-temps avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élanç

vers la bergère, tombe à ses pieds, et s'écrie avec des sanglots : Est-ce vous qui m'êtes rendue ? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux ?

Estelle, d'abord effrayée, reconnoît bientôt le pasteur, mais sans lui laisser le temps de poursuivre : Vous êtes, dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Ménil, et vous parlez à sa veuve ! Elle ne doit ni ne veut vous entendre.

Elle fuit en disant ces mots. Némorin, pénétré de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus.

Cependant le désir de connoître la demeure d'Estelle le fait revenir à lui ; il se lève, court sur ses pas, et la voit entrer dans une maison de peu d'apparence que le berger examine long-temps. Enfin, le cœur plein de trouble, n'osant encore se livrer à l'espoir, il revient au palais de Gaston tout raconter à son protecteur.



Le prince consola le berger. Il fit plus; il prit des mesures pour assurer le bonheur d'Estelle et de Némorin.

Déjà ses ordres sont donnés pour que les habitans de Nismes se rassemblent dans les Arènes. Gaston prend soin secrètement que le vieux Raimond s'y trouve avec eux. Le prince, suivi de ses officiers et de Némorin, se présente au milieu de ce peuple sensible, qui fait éclater ses transports en voyant son libérateur.

Citoyens, leur dit-il, j'ai combattu pour vous : mais c'est le meilleur des rois qui vous délivre ; c'est lui qui vous donne la paix. Vous devez tout à Louis, rien à Gaston. Prions ensemble le ciel de nous conserver long-temps le père du peuple.

J'implore cependant votre reconnaissance pour un de vos compatriotes, qui, chargé par moi de vous instruire du jour de mon arrivée, fut pris par les Espagnols, et voulut souffrir la mort plutôt

que de livrer la lettre que je vous adre-sois. Le voici ce vertueux soldat, ajoutet-il en montrant Némorin : il n'est qu'un seul prix digne de son cœur ; c'est à toi, Raimond, que je le demande. Némorin adore ta fille. La mort glorieuse de Méril la laisse maîtresse de sa foi ; acquitte donc ta patrie en donnant Estelle à son digne amant. Gaston de Foix t'en supplie : Gaston ne veut rien commander ; mais il vous sollicite tous de vous unir à lui pour fléchir Raimond.

Il dit; le peuple s'écrie. Raimond va se jeter aux pieds du prince, Némorin y étoit déjà. Le héros les relève et les fait embrasser.

Me pardonnez-vous ma félicité ? dit le pasteur au vieillard avec une voix tremblante. Ma fille est à toi, répond celui-ci : mais tu consentiras sans doute que cet hymen soit retardé..... Jusqu'au moment, interrompt Némorin, que l'ancien ami de Méril daignera fixer lui-même.

Alors il lui demande sa bénédiction. Raimond la lui donne. Toute l'assemblée applaudit ; et Gaston la congédie en ces termes :

Je vous quitte, citoyens, pour aller réparer les maux de la guerre, pour aller porter des secours dans les villages détruits. Némorin, vous me seconderez, je vous charge de distribuer mes trésors aux habitans de Massanne. Allez rebâtir leurs maisons, rendez-leur de nouveaux troupeaux, soulagez, secourez tous les malheureux, et ne craignez pas d'épuiser mes biens : je ne suis riche que lorsque je donne.

A ces mots, le héros se retire pour se dérober aux transports de la reconnaissance et de l'amour. Il va rejoindre Mendoze, et part avec ce guerrier, qui doit remettre dans ses mains les places prises pendant la guerre.

Oh ! quelle fut la joie de Rose et de Marguerite, quand elles virent arriver Némorin conduit par Raimond ! Estelle

fut près de s'évanouir, au récit de tout ce qui s'étoit passé. Sa rougeur et son silence furent sa seule réponse. Némorin, respectant ses habits de deuil, ne prononça pas un seul mot qui pût déplaire à sa bergère. Intimidé par son bonheur même, à peine osoit-il regarder Estelle ; à peine sembloit-il se souvenir qu'il eût été jamais aimé. C'étoit à Rose qu'il en parloit ; c'étoit de la seule Rose qu'il avoit l'air d'être l'amant.

Dès le lendemain ils quittèrent Nismes, et emmenèrent avec eux Hilaric. Bientôt ils arrivèrent à Massanne. Depuis ce moment, Némorin ne fut occupé que de répandre les bienfaits de Gaston. Il rebâtit les chaumières, fit ensemençer les terres, rappela les cultivateurs ; et, pour que les jours s'écoulassent plus vite, il les employa tous à faire du bien.

Enfin la longue année du deuil finit, et l'heureux Némorin devint Pépoux d'Estelle. Rose les conduisit à l'autel ;

Rose pouvoit à peine contenir ses transports. Elle arrêtoit, elle appelloit tous ceux qu'elle trouvoit sur son passage, pour leur faire admirer Estelle, pour leur parler de ses vertus, de ses chagrins passés, de son bonheur présent. De douces larmes couloient sur ses joues; et, lorsque la tendre Estelle prononça le serment si doux d'aimer toujours Némorin, malgré la sainteté du lieu, Rose ne put contenir un cri de joie, et s'élança au cou de son amie.

Dès ce même jour Rose s'établit dans la maison d'Estelle. Marguerite et Raimond, toujours chéris, toujours respectés de cette aimable famille, coulèrent au milieu d'eux une vieillesse longue et paisible. La paix, l'amitié, l'amour, furent l'héritage qu'ils laissèrent à leurs enfans, dont la postérité subsiste encore dans le beau pays où j'ai pris naissance.

HEUREUSE patrie, d'où la fortune

m'a exilé, et qui n'en es pas moins chère à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée! je t'aurai consacré les derniers accens de ma flûte champêtre! Oui, j'en jure ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chapeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourroit me plaire à présent que j'ai dépeint ces campagnes si riantes où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allois cueillir des fleurs! beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchoit les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisoit admirer! ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissois dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus! Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; et si je parviens à un âge avancé,

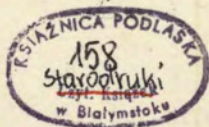




le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma foiblesse. Ah ! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux ! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alisier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau ; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siège ; que les enfans , après leurs jeux , y jetassent leurs bouquets effeuillés : je voudrais enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris en y lisant cette inscription :

DANS cette demeure tranquille  
Repose notre bon ami :  
Il vécut toujours à la villa ,  
Mais son cœur fut toujours ici.

F I N.



## NOTES.

(1) Le Languedoc, ou l'Occitanie, l'une des plus belles et des plus vastes provinces de France , étoit anciennement habitée par des peuples nommés Volces. Ils furent conquis par les Romains , sous le consulat de Quintus Fabius Maximus, l'an de Rome 634. Ce pays fut alors appelé la Province romaine ; et depuis , quand toutes les Gaules eurent été soumises par César , le Languedoc prit le nom de Gaule narbonnaise ou transalpine. Les Romains , toujours attentifs à s'attacher par leurs arts les peuples vaincus par leurs armes , envoyèrent des colonies en Languedoc. Ils y portèrent leur religion , leur langue , leurs mœurs ; ils y bâtirent des villes nouvelles , rétablirent les anciennes , et prirent soin de les embellir de cirques , de temples , de chefs-d'œuvres d'architecture , tels que les arènes , la maison carrée de Nîmes , le pont du Gard , et plusieurs autres monumens que l'on admire encore. Attirées par la beauté du climat , les fa-

milles des vainqueurs vivrent en foule s'établir dans la Narbonnaise ; et les vaincus , à leur tour , allèrent chercher les honneurs à Rome , où , des le temps de Cicéron , ils étoient admis en grand nombre dans le sénat.

Tantôt heureuse , tantôt opprimée , suivant que le trône du monde étoit occupé par un bon prince ou par un monstre , la Narbonnaise souffrit ou profita des révolutions de l'empire. Elle devint chrétienne sous Commode , vers l'an 180 de notre ère , et presque aussitôt hérétique. Lorsque les successeurs de Théodose , plus occupés de confondre les ariens que de repousser les barbares , eurent laissé démembrer l'empire , la province , après avoir été ravagée par les Vandales , les Alains , les Suisses , les Allemands , tomba au pouvoir des Visigoths , qui choisirent Toulouse pour leur capitale vers l'an 418.

Plus florissante sous leur gouvernement que sous celui des empereurs , la Narbonnaise prit bientôt après le nom de Septimanie , ou d'Espagne citérieure. Malgré les victoires de Clovis , malgré des guerres

continuelles avec les Français , elle obéit environ trois cents ans aux rois visigoths établis dans l'Espagne ultérieure. Les Arabes maures , vainqueurs de ces rois et conquérans de l'Espagne , s'emparèrent de la Septimanie vers l'an 720 , et ne la gardèrent pas long-temps : vaincus à leur tour à la fameuse bataille de Poitiers , ils repassèrent les Pyrénées ; et le fils de Charles Martel , Pépin le Bref , qui occupa le trône de France , se rendit maître de la Septimanie l'an 759 , non par droit de conquête , mais par un traité.

Sous les foibles successeurs de Charlemagne , la malheureuse Septimanie , ravagée tour-à-tour par les Sarrasins , par les Normands , par les Hongrois , eut des ducs et des marquis , moins occupés de soulager ses maux que de se rendre indépendans des rois de France. Alors , vers l'an 850 , commencèrent les Raimond , comtes de Toulouse , qui , de simples gouverneurs sous les premiers rois de la seconde race , parvinrent à posséder toute la province à titre de souveraineté. Plusieurs de ces Raimond furent dignes de leur fortune : mais le plus



illustre fut Raimond de Saint-Gilles, quatrième du nom, qui, après avoir rendu de grands services à Alphonse IV, roi de Castille, dans ses guerres contre les Maures, en obtint pour récompense sa fille Elvire, et partit pour la terre sainte en 1096, à la tête de cent mille hommes. Tous les historiens orientaux parlent plus de ce Raimond de Saint-Gilles que de Godefroi et d'aucun autre. Après la prise de Jérusalem, les chrétiens offrirent la couronne à Raimond qui la refusa. Godefroi fut élu, et se brouilla bientôt avec Raimond. Celui-ci ne l'en aida pas moins à gagner la fameuse bataille d'Ascalon, et, seul, avec quatre cents de ses chevaliers, alla soumettre plusieurs villes dont il se fit une principauté. Il bâtit une forteresse nommée le Mont-Pèlerin, où il établit sa demeure. C'est là qu'il mourut en 1105, après dix ans environ de combats et de victoires dans la Palestine.

Ses deux fils, Alphonse et Bertrand, qui lui succédèrent l'un après l'autre, suivirent les traces de leur père, et abandonnèrent leurs états d'Europe pour aller combattre et mourir en Asie. Ces braves croisés étoient loin

de prévoir sans doute que, trente ans après, le pape Innocent III publierait une croisade contre leur petit-fils Raimond VI; que le barbare Simon de Montfort, chef de cette croisade, égorgeroit, pilleroit, brûleroit les malheureux Languedociens, sous ce même étendard de la croix planté jadis par Raimond IV sur la tour de David; que l'infortuné Raimond VI, pour n'avoir pas voulu exterminer ses sujets, seroit excommunié, poursuivi, battu publiquement de verges par un légat, forcé de se croiser avec ses ennemis pour les aider à dévaster ses domaines, chassé de sa capitale avec son fils, et dépouillé de ses possessions pour les voir passer au bourreau de ses sujets. Mais, au milieu de tant d'adversités, Raimond VI fit voir un courage, une patience, une sagesse à toute épreuve. Cedant à l'orage quand il étoit sans ressource, reprenant les armes dès qu'il trouvoit des soldats, soumis à l'église, fier avec les brigands qui abusoient d'un nom sacré, il reprit Toulouse, reconvra presque tous ses domaines, et mourut chargé d'ans, de malheurs et de gloire.

Son fils, Raimond VII, avoit aidé son



père à recouvrer ses états. Il sut les défendre contre Amauri de Montfort, et contre Louis VIII, roi de France, à qui Montfort avoit vendu ce qu'il ne pouvoit plus conserver. L'inquisition, établie dans la province dès l'an 1204, y fut fixée par le concile de Toulouse en 1229. Elle devint une source de nouvelles calamités. Les inquisiteurs abusèrent tellement de leur pouvoir, que Grégoire IX fut obligé de les suspendre de leurs fonctions. Bientôt après, ayant été rétablis, les bûchers se rallumèrent, et les inquisiteurs furent massacrés. Leur mort valut à Raimond de nouveaux ennemis. Il sut conjurer l'orage; et, réconcilié avec le pape, avec le roi saint Louis, il mourut pleuré de ses peuples, qu'il auroit reudus plus heureux sans ses guerres continuelles, et surtout sans l'inquisition.

Raimond VII ne laissa qu'une fille, nommée Jeanne, qui avoit épousé Alphonse comte de Poitiers, frère de saint Louis. A la mort de son père, Jeanne, son unique héritière, porta sa souveraineté dans la maison de France. Alphonse et Jeanne étant morts sans enfans à trois jours l'un de l'autre, le

roi Philippe le Hardi, neveu d'Alphonse, vint à Toulouse, en 1271, prendre possession de cette belle province, qui depuis a toujours été inviolablement attachée à la couronne de France.

Tel est le précis très-abrégé de l'histoire politique du Languedoc. Quant à ses productions, elles sont par-tout abondantes et variées. Le haut Languedoc est couvert des plus belles moissons de bled: le bas, moins fertile en grain, produit les excellens vins de Frontignan, de Lunel, de Saint-Perny, de Saint-Gilles, de Corbas, etc. On y cultive les oliviers avec autant de succès qu'en Provence. Les troupeaux qui paissent sur les Cévennes, et la quantité prodigieuse de mûriers, sont les principales richesses du pays. L'Arriège, la Cèze, le Gardon, le Tarn, roulent des paillettes d'or; ce qui prouve que les montagnes renferment des mines de ce métal. Dans plusieurs cantons on trouve des mines de fer, de plomb, d'étain, de cuivre, de jais, de vitriol, de bitume, d'antimoine, de soufre, de charbon de terre. Les carrières de marbre y sont communes; celles de Cosnes, au diocèse de

Narbonne, fournissent en abondance ce beau marbre veiné qui porte le nom de la province. Près de Castres et dans d'autres endroits, on trouve des turquoises qui ne le cèdent point à celles d'Orient. Les eaux minérales y sont très-communes. Les plus célèbres sont celles de Vals, de Lodève, d'Alais, de Servan, de Balaruc, de Vendres, et une infinité d'autres. Les plantes médicinales y abondent : dans les seuls environs de Montpellier, on en compte plus de trois mille espèces ; et les montagnes des Cévennes en offrent bien davantage.

Cette province fut la patrie de plusieurs grands hommes, parmi lesquels, sans compter les Antonin, originaires de Nismes, les Raimond, dont on a parlé, on peut citer Jacques I, roi d'Aragon, qui naquit à Montpellier le premier février 1208. Il étoit fils de Marie de Montpellier, héritière de cette seigneurie, et de ce brave Pierre II, roi d'Aragon, tué à la bataille de Muret, en défendant son allié, son beau-frère, Raimond VI, contre l'usurpateur Simon de Montfort. Jacques fut digne de son père.

Soixante ans de victoires contre les Maures lui valurent le surnom de *Conquérant*, titre véritablement glorieux pour lui, puisqu'il ne l'acquît qu'en délivrant sa patrie des usurpateurs qui l'avoient opprimée. En triomphant de ses ennemis, il sut rendre ses sujets heureux. Il cultiva les arts, les lettres, et nous a laissés des mémoires précieux de sa vie.

Gui Fulcodi, pape sous le nom de Clément IV, étoit de Saint-Gilles, fils d'un jurisconsulte estimé. Gui suivit d'abord le parti des armes, épousa une jeune demoiselle qu'il aimoit, et en eut plusieurs enfans. Il étudia le droit, et s'acquît en peu de temps une grande célébrité. Raimond VII, son souverain, Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, saint Louis, roi de France, et le roi d'Aragon, l'employèrent dans les affaires les plus délicates. Il perdit sa femme, et se fit ecclésiastique. Il fut bientôt évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal, et pape.

Sa nouvelle dignité ne lui donna point d'orgueil. Voici une lettre qu'il écrivoit à Pierre de Saint-Gilles, son neveu, après son exaltation :

« L'honneur passager dont je suis revêtu ,  
 « bien loin d'enorgueillir mes parens ou  
 « moi, doit nous rendre plus modestes. Ne  
 « cherchez pas, à cause de moi, une alliance  
 « plus considérable pour votre sœur. Qu'elle  
 « épouse le fils d'un simple chevalier : dans  
 « ce cas je vous promets pour elle trois cents  
 « livres tournois de dot. Si elle aspire à quel-  
 « que parti plus élevé, je ne donnerai rien  
 « du tout. Dites à mes chères filles Mabilie  
 « et Cécilie que mon intention est qu'elles  
 « aient les mêmes époux qu'elles auroient  
 « eus si j'étois resté simple clerc. Elles sont  
 « filles de Gui Falcodi, non du pape : tout  
 « mon cœur est à elles ; mais ma dignité ne  
 « leur est rien, etc. »

Clément conserva une tendre affection pour le Languedoc sa patrie, et pour ses anciens amis. Il aimait les lettres ; il a laissé quelques écrits et la mémoire d'un pontife irréprochable.

Le fameux Gaston de Foix, qui gagna la bataille de Ravenne, et mourut à vingt-trois ans avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle, étoit né à Mazères, dans le diocèse de Mirepoix, le 10 dé-

cembre 1489, de Jean V, comte de Foix, et de Madeleine de France, sœur de Louis XII. Gaston étoit vicomte de Narbonne, et prenoit le titre de roi de Navarre. Ses victoires, sa jeunesse, ses talens extraordinaires, et sur-tout ses qualités aimables, le rendirent l'idole des peuples et des soldats. Louis XII disoit de lui : « Gaston est mon ouvrage ; c'est moi qui l'ai élevé, et qui l'ai formé aux vertus que nous admirons tous en lui. » Ce héros mourut sur ses lauriers à Ravenne, et cette mort entraîna la perte de l'Italie.

On croit pouvoir placer avec les héros qu'a produits la province, Constance Cézelli, femme de Barri, gouverneur de Leucate, petite ville du bas Languedoc. Pendant la guerre de la Ligue, Barri fut pris par les ligueurs. Constance étoit alors à Montpellier, sa patrie. Instruite du malheur arrivé à son époux, elle court s'embarquer à Maguelonne, se rend à Leucate, ranime le courage de la garnison, et prépare la plus vigoureuse défense. Les ligueurs et les Espagnols l'attaquent ; Constance rend tous leurs efforts inutiles. Les lâches assiégeans,



irrités d'une résistance qu'ils devoient admirer, font dresser un gibet, et menacent l'héroïne d'y attacher son époux, si elle ne rend pas sa ville. Constance, dans cette horrible alternative, offrit tous ses biens et sa personne même pour la rançon de son mari. « Ma fortune, ma vie, sont à moi, » dit-elle; je les donne volontiers pour mon époux: mais ma ville est au roi, et mon honneur à Dieu; je dois les conserver jusqu'au dernier soupir. » Les assiégeans eurent l'atrocité de faire pendre son mari, et lui envoyèrent son corps. La garnison de Leucate pria sa généreuse commandante de lui livrer un prisonnier de distinction que le duc de Montmorenci avoit envoyé, pour en faire de justes représailles. Constance leur refusa ce prisonnier, et se vengea plus noblement des ennemis en les forçant de lever le siège. Henri IV, par reconnaissance, fit Constance *gouverneur* de Leucate jusqu'à la majorité de son fils Hercule. Cette action horrible et sublime se passa en 1590.

Jean du Caylar de Saint-Bonnet de Toiras, né en Languedoc en 1585, maréchal de

France sous Louis XIII, fut regardé comme un des meilleurs capitaines de son temps. Après avoir rendu de grands services, il mourut dans la disgrâce, parce qu'il avoit déplu au cardinal de Richelieu.

Le chevalier d'Assas, le Décius français, étoit des environs du Vigan, petite ville des Cévennes. Tout le monde connoît son dévouement héroïque, lorsqu'à Closterkam en 1760, posté près d'un bois pendant la nuit avec un détachement du brave régiment d'Auvergne, il entra seul dans ce bois pour le fouiller, et se vit tout-à-coup environné d'une troupe d'ennemis. Ceux-ci, lui appuyant leurs baïonnettes sur la poitrine, le menacent de la mort s'il dit un mot. De ce mot dépendoit la surprise de son poste, et vraisemblablement de l'armée. D'Assas n'hésite pas, il crie : *A moi, Auvergne! ce sont les ennemis!* et il tombe percé de coups.

Le roi Louis XVI a consacré la mémoire de cette sublime action en créant une pension héréditaire dans la maison d'Assas jusqu'à l'extinction des mâles.

On auroit à consigner ici une foule de noms de la province, si on vouloit faire la liste de tous les bons officiers qu'elle a produits, et qui servent encore avec honneur dans ces vieux régimens plus connus des ennemis que des citoyens de la capitale.

Indépendamment de ces guerriers, le Languedoc a produit beaucoup de magistrats célèbres, qu'il seroit trop long de nommer ici. Le fameux Nogaret, qui servit Philippe le Bel avec tant de zèle dans les démêlés de ce roi avec le pape Boniface VIII., étoit né à Saint-Félix de Caraman dans le diocèse de Toulouse. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et devint successivement professeur es lois à l'université de Montpellier, juge-mage de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nismes, chevalier, chancelier, et garde des sceaux de France. Il ne dut son élévation qu'à ses talens.

Jean Bertrandi, garde des sceaux en 1550, étoit de Toulouse. Simple avocat, et député par les états de la province pour porter au roi le cahier des *doléances*, il fut nommé

l'année suivante conseiller au parlement de Paris; devenu ensuite premier président du parlement de Toulouse, il obtint l'office de garde des sceaux, qui fut créé pour lui en 1551 par le roi Henri II, parce que le chancelier Olivier s'étoit retiré de la cour. Bertrandi fut garde des sceaux jusqu'à la mort de Henri; alors il prit l'état ecclésiastique, devint évêque de Comminges, archevêque de Sens, et cardinal.

Le parlement de Toulouse, institué par Philippe le Hardi, et qui tenoit ses séances dès l'an 1280, réuni plusieurs fois à celui de Paris, ensuite séparé et fixé entièrement en Languedoc par Charles VII en 1443, a presque toujours été présidé par des magistrats d'un grand mérite. Parmi eux le célèbre Duranti tient un des premiers rangs; sa fin méritée d'être racontée.

Lorsque la mort tragique du duc de Guise et du cardinal son frère à Blois eut rempli l'état de troubles, la ville de Toulouse se signala par son attachement à la Ligue et par ses fureurs contre Henri III. Les Toulousains députèrent un capitoul aux Pari-

siens pour jurer avec eux *l'union*. Ils remirent l'autorité à dix-huit des plus factieux d'entre eux, comme à Paris on en avoit choisi seize, et envoyèrent par toute la province pour l'exciter à la rébellion.

Duranti, premier président du parlement de Toulouse, et d'Alfis, avocat général, restèrent fidèles à leur devoir et au roi. Ils devinrent tous deux l'objet de la haine des dix-huit. Ceux-ci, maîtres de la ville, forcèrent le premier président d'assembler extraordinairement les chambres pour décider si, Henri de Valois étant excommunié, le peuple de Toulouse n'étoit pas délié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l'avoit prévu; et ce magistrat rompit l'assemblée sans vouloir rien arrêter. Mais le palais étoit environné de gens armés. Le premier président, remonté dans son carrosse, fut assailli de coups d'épée et de lance, dont aucun ne l'atteignit, par le soin qu'il eut de se baisser au milieu de sa voiture. Son cocher poussoit les chevaux à toute bride pour regagner la maison de son maître; malheureusement il accrocha contre un

puits, et la voiture fut renversée. Duranti, obligé de descendre, se réfugia à l'hôtel-de-ville. Le peu qu'il avoit d'amis prend aussitôt la fuite; les boutiques se ferment, on tend les chaînes, et l'on fait des barricades.

Le parlement, assemblé de nouveau, ordonna que Duranti fût transféré au couvent des Jacobins. Il s'y rendit, escorté de deux évêques ligueurs et de satellites. On mit un corps-de-garde à sa porte, avec ordre de ne permettre à personne de le voir, pas même à sa fille unique. Rose Caulet sa femme, et deux domestiques, eurent permission d'entrer avec lui, à condition de ne plus sortir. On fouilla sa maison, ses papiers; on ne trouva rien qui pût servir de prétexte au moindre reproche.

Cependant on vouloit sa mort. Les factieux armés se rendent aux Jacobins, et tentent d'enfoncer la porte. Ils ne peuvent y réussir; ils la brûlent, entrent dans le couvent, sans que les gardes, qui étoient de concert avec eux, fassent la moindre résistance. Chapelier, l'un des chefs de ces assassins, aborde le premier président, et



lui ordonne de venir répondre au peuple. Duranti se met à genoux, fait sa prière, embrasse sa femme, lui dit adieu, et marche à la mort.

Quand il est arrivé sur la porte brûlée, Chapelier, l'entraînant avec violence, crie à haute voix : *Voici l'homme*. « Oui, ajoute Duranti qui étoit en robe, et dont le visage sereia portoit l'empreinte de l'innocence, « oui, me voici. Quel crime ai-je commis « pour vous inspirer cette haine implacable ? » Ce peu de mots prononcés avec noblesse ; un reste d'autorité répandu sur le front de ce vénérable vieillard, le respect involontaire que la vertu inspire au crime en imposèrent aux factieux. Ils gardèrent tous le silence : ils alloient peut-être tomber aux pieds du magistrat, quand un coup de mousquet parti de loin vint l'atteindre au milieu de la poitrine. Duranti tombe, et ses derniers mots sont une prière au ciel pour ses meurtriers.

Le peuple reprend aussitôt sa fureur, traîne dans les rues le corps de Duranti, et court ensuite à la conciergerie massacrer l'avocat général d'Affis.

Ainsi périrent, victimes de leur zèle et de leur fidélité, deux magistrats vertueux, éclairés, dont la province doit se glorifier, et qui ont les mêmes droits à l'admiration et au respect de tout bon Français que les Brisson, les Larcher, les Tardif.

Le Languedoc doit être regardé comme le berceau de la poésie dite *provençale*, qui fut cultivée à Toulouse dès le règne des premiers comtes. Raimond V, son fils, son petit-fils, plusieurs chevaliers de la province, étoient troubadours, et savoient chanter leurs dames presque aussi bien qu'ils se battoient pour elles. En 1525, sous le règne de Charles le Bel, sept principaux citoyens de Toulouse, sous le titre de la *gaité société des sept troubadours de Tolose*, écrivirent une lettre circulaire à tous les poètes de la *Languedoc*, pour les inviter à venir lire leurs ouvrages à Toulouse le premier de mai suivant, avec promesse de donner une *violette d'or* à celui qui auroit composé *en romain* la pièce jugée la meilleure.

Le jour marqué, plusieurs troubadours

arrivèrent et se rendirent au jardin des sept juges. On fit la lecture des ouvrages devant les capitouls, les notables de la ville, et une grande foule de monde. Le prix fut accordé à un *cirventès* composé en l'honneur de la Vierge par Arnaud Vidal de Castelnaudari, qui fut créé sur-le-champ *docteur en la gaité science*.

Les sept associés continuèrent leurs assemblées, choisirent un d'entre eux pour *chancelier*, et donnèrent à un autre le titre de *bedeau* ou *secrétaire*. Ils publièrent des statuts auxquels ils donnèrent le nom de *lois d'amour*. Ils ajoutèrent deux autres fleurs à la violette, une *églantine* et un *souci*. Enfin leur société devint si célèbre, qu'en 1588 Jean, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI *pour lui demander des poètes de la province de Narbonne, afin de faire dans ses états un établissement de la gaité société*.

Telle fut la première origine de l'académie des jeux floraux, qui reçut un nouveau lustre vers la fin du quatorzième siècle, ou le commencement du quinzième, par la libéralité d'une dame toulousaine nommée

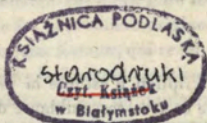
Clémence Isaure. Cette dame, dont on ne sait presque rien, fonda par son testament de quoi fournir aux frais des fleurs que l'académie de Toulouse donne encore tous les ans. Les capitouls et les habitans de cette ville, par reconnaissance pour Clémence, lui ont érigé, vers le milieu du seizième siècle, une statue de marbre blanc, qu'ils ont placée dans une des salles de l'hôtel-de-ville, où elle se voit encore, et où elle est couronnée de fleurs tous les ans, le 5 mai, jour de la distribution des prix. Louis XIV, en 1694, a autorisé par des lettres-patentes cette académie, que je crois la plus ancienne de toutes.

On ne sait rien de plus positif sur Clémence Isaure. Je me suis cru permis dans un roman de la faire seule institutrice des jeux floraux, et de donner un motif au choix des trois fleurs que l'on adjuge pour prix.

(2) Cette description n'est que la peinture très-fidelle et très-ressemblante d'un vallon charmant, situé entre Cardet et

Massanne, qui s'appelle *Beau-Rivage*,  
 et que la nature a rendu un séjour en-  
 chanteur.

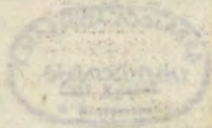
FIN DES NOTES.

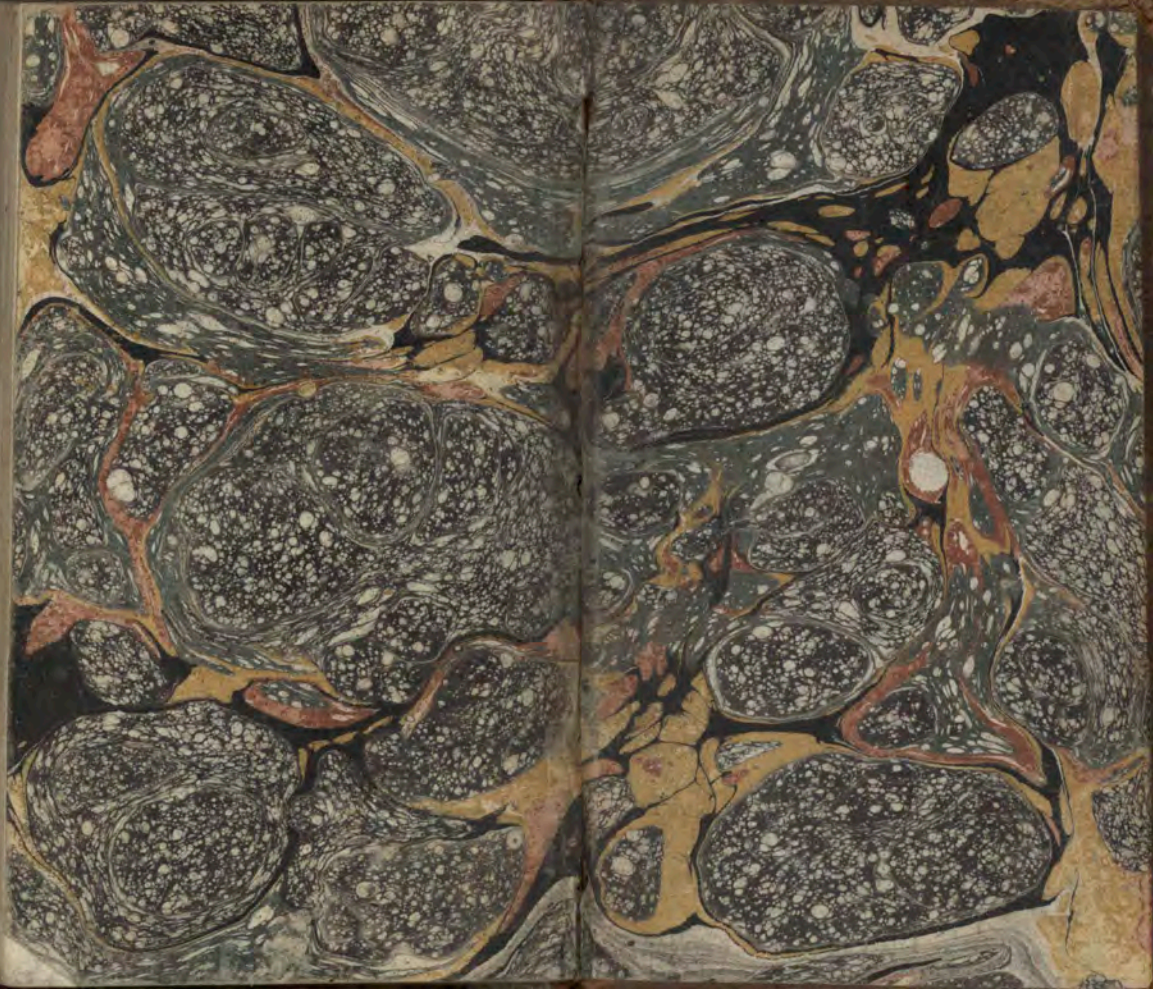




224/2

105  
—  
17009













CLUYA 35

DE

FLORIAN



ESTELLE

